

LIEUTENANT-COLONEL GUILLOT

Ancien Commandant du Génie de la 1^{re} Brigade du Corps expéditionnaire de Chine

Ancien Chef du Génie à Pékin

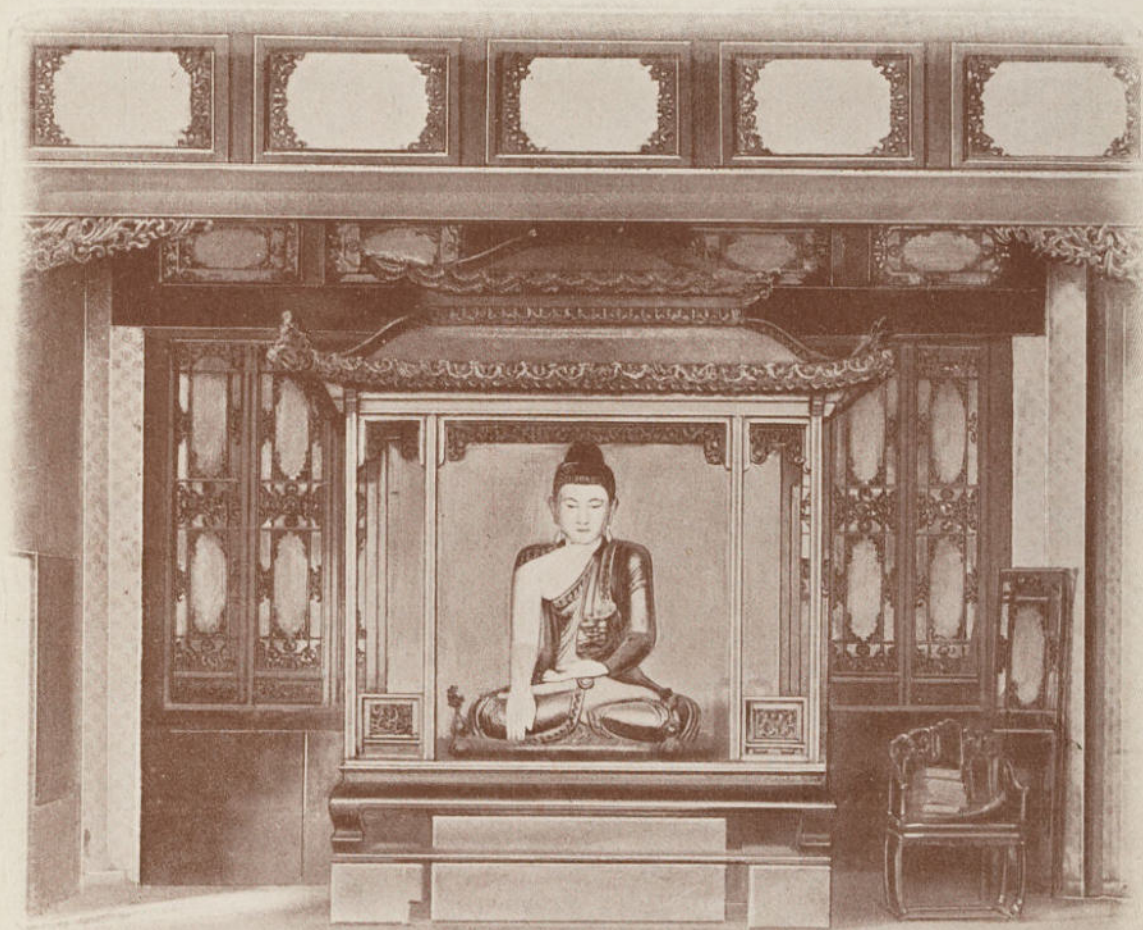
PÉKIN

pendant

l'Occupation Etrangère

EN 1900-1901

AVEC 4 CROQUIS ET LE PLAN DE PÉKIN



HENRI CHARLES-LAUAUZELLE, Editeur

PARIS, 10, Rue Danton, Boulevard Saint-Germain, 118

m. j. F.
Lieutenant-Colonel GUILLOT

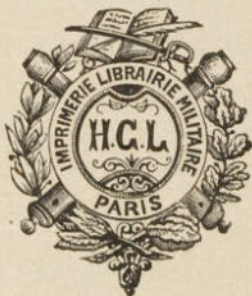
Ancien Commandant du Génie de la 1^{re} Brigade du Corps Expéditionnaire de Chine
Ancien Chef du Génie à Pékin

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

Pékin

pendant l'occupation étrangère

EN 1900-1901



PARIS

HENRI CHARLES-LAVAUZELLE

Éditeur militaire

10, Rue Danton, Boulevard Saint-Germain, 118

(MÊME MAISON A LIMOGES)

1905.

AVANT-PROPOS

Le plan au 1/15.000, qu'on trouvera ci-après, est la réduction d'un plan à l'échelle de 1/10.000, qui a été levé au printemps de 1901, pendant que les corps expéditionnaires des différentes nations occupaient la ville de Pékin.

Lors de l'exécution des travaux d'aménagement qui avaient dû être entrepris en toute hâte pour assurer le logement des troupes pendant l'hiver de 1900-1901, on avait été amené à faire le levé de différents cantonnements; c'est ainsi qu'on avait dressé les plans des vastes constructions où avait été organisé l'hôpital militaire, des bâtiments voisins où logeaient le général en chef et ses officiers d'ordonnance, de l'Hôtel des Vers à soie où se trouvait l'état-major de la 1^{re} brigade, du palais de la Rotonde où était installé l'état-major de la place, ainsi que des palais ou maisons qui avaient été assignés comme casernements aux différents corps ou services.

Plus tard, on eut à faire un levé d'ensemble du secteur français, en vue de l'exécution de divers travaux de voirie, de la mise en place de poteaux indicateurs de direction et de l'installation de réverbères dans les rues principales. Les plans de détail exécutés antérieurement furent réduits à une plus petite échelle et servirent à compléter le plan du secteur.

Ce travail terminé, il était naturel de vouloir lui donner une plus grande extension en levant un plan d'ensemble de toute

la ville de Pékin. Mais ici une difficulté se présentait : la ville était répartie en secteurs occupés et administrés par les différents corps expéditionnaires, et il était inadmissible que des sous-officiers et soldats français allassent, sans autorisation préalable, faire des opérations de levé sur le territoire des secteurs étrangers.

M. le général Voyron, sur la demande du chef du génie, transmise et appuyée par M. le lieutenant-colonel Legrand, commandant le génie du corps expéditionnaire, voulut bien demander aux autres généraux en chef des passeports autorisant plusieurs sergents et caporaux de la compagnie du génie 9/4 à faire des levés dans les secteurs occupés par les diverses nations alliées.

Quelques jours plus tard, le chef du génie recevait ces pièces établies en langues allemande, anglaise, italienne, russe et japonaise, et faisait immédiatement entreprendre les opérations.

La mesure que l'on avait eu le soin de prendre ne fut pas du reste inutile; car, à plusieurs reprises, les gradés du génie furent arrêtés dans leur travail par les sous-officiers de garde des autres armées, et ils durent, pour pouvoir continuer leurs opérations, présenter les laissez-passer établis en leur faveur.

Comme la compagnie du génie avait son cantonnement au nord du Parc impérial, la plus grande partie de la ville tartare put être levée sans trop de difficulté. Mais le travail devint réellement pénible quand les équipes durent se rendre dans la partie sud de la ville tartare et dans la ville chinoise, à cause des énormes distances à parcourir. Tous les opérateurs, ainsi que leurs aides, s'acquittèrent, du reste, de leur mission avec le plus grand zèle et l'assiduité la plus soutenue.

Le soir, les chefs d'équipe apportaient leurs planchettes au bureau de la chefferie du génie. Les renseignements recueillis étaient reportés sur un plan d'ensemble. On constatait alors si les différents levés concordaient et pouvaient se raccorder entre eux. En cas d'erreur reconnue, on faisait procéder à des

mesurages supplémentaires. La régularité parfaite de la ville, dont presque toutes les rues sont perpendiculaires entre elles, facilitait du reste l'opération, les levés partiels devant s'encadrer dans le canevas des grandes lignes qu'il avait été facile d'établir.

Le plan qui a été dressé dans ces conditions, et qui a exigé de nombreuses journées de travail des différentes équipes, peut être considéré comme présentant de sérieuses garanties d'exactitude.

La partie qui est la moins conforme peut-être à la situation actuelle est celle qui représente le quartier des Légations. Au printemps de 1901, la plupart des légations étaient en ruines; les maisons environnantes ne présentaient qu'un amas informe de murs en briques à demi démolis. Les projets de reconstruction n'étant pas encore établis, on a dû dresser le plan de ce quartier d'après des présomptions et sans aucune donnée certaine.

M. le lieutenant-colonel commandant le génie, après avoir constaté qu'on avait réussi à faire disparaître les nombreuses inexactitudes existant sur les anciens plans, et qu'on avait rendu à la ville sa véritable physionomie, a adressé un ordre de félicitations aux principaux opérateurs, les sergents Barreault et Poisson; les caporaux Comyn, Pascot, Perret, Robin, et le sapeur Charrey, et a bien voulu y joindre une lettre personnelle très élogieuse à l'adresse du chef du génie qui avait dirigé et surveillé le travail.

Le texte de la présente notice a pour but de compléter les indications du plan et de la légende qui l'accompagne, en décrivant aussi exactement que possible l'état et l'aspect général de la ville de Pékin pendant son occupation par les armées alliées. Il renferme, en outre, quelques renseignements sur les mœurs des habitants et sur le séjour des troupes dans la capitale de la Chine.

Pékin pendant l'occupation étrangère

CHAPITRE PREMIER

DESCRIPTION SOMMAIRE DE LA VILLE

La ville de Pékin se compose de deux parties séparées par une haute fortification, et tellement isolées l'une de l'autre qu'elles constituent réellement deux villes distinctes :

La ville tartare au nord, et la ville chinoise au sud.

La dynastie actuelle est de race tartare. La Chine est soumise à une domination étrangère depuis trois cent cinquante ans.

A la suite de l'invasion, les provinces du Nord ont été peuplées en grande partie par les conquérants; les provinces du Sud, au contraire, sont restées presque exclusivement habitées par la population chinoise.

A Pékin, toute la partie nord, où se trouve le palais impérial, a été occupée par les vainqueurs, tandis que la race vaincue était refoulée dans la partie sud.

Les Tartares ont fini par embrasser les croyances et adopter les mœurs de la nation beaucoup plus nombreuse qu'ils avaient soumise. Mais, cependant, certaines particularités distinguent encore les deux peuples. Ainsi, les femmes tartares n'ont pas les pieds déformés et portent une coiffure absolument différente de celle des femmes chinoises.

LA VILLE TARTARE

La ville tartare comprend cinq parties distinctes :

Le palais impérial,

Le palais des Ancêtres,
Le parc impérial,
La ville jaune,
La cité tartare.

Le Palais impérial.

Le palais impérial, qu'on désigne aussi sous le nom de ville violette ou ville interdite, a la forme d'un vaste rectangle limité par de hautes murailles et entouré d'un large fossé.

Pendant l'occupation de Pékin par les armées étrangères, le palais était gardé par les Américains et les Japonais. Des sentinelles de ces deux nationalités étaient en faction jour et nuit en dehors des portes, qui restaient fermées en permanence.

Plusieurs mois après l'arrivée du contingent français, une note parue au rapport de la place fit connaître que les officiers désireux de visiter le palais impérial devaient en adresser la demande écrite au commandement.

Les autorisations furent ensuite portées à la connaissance des intéressés par la voie du rapport.

La visite avait lieu un jour par semaine.

A l'heure fixée, la grande porte sud, indiquée comme lieu du rendez-vous, s'ouvrait, et laissait pénétrer les trente à quarante officiers de nationalités diverses, qui avaient obtenu l'autorisation voulue de leur commandant en chef. La porte était refermée aussitôt après.

Ce petit groupe de personnes était alors conduit par un officier de garde et une vingtaine d'eunuques qui suivaient et encadraient les visiteurs, toujours attentifs à ce qu'aucun de ceux-ci ne s'écartât de l'itinéraire autorisé.

On parcourait ainsi tout d'abord les salles de réception, et notamment la salle du trône. Toutes ces pièces, larges, élevées, ornées de marbres blancs, décorées de peintures et de superbes dorures, devaient autrefois présenter un aspect majestueux et imposant. Mais, actuellement, elles se trouvaient dans un état de délabrement lamentable, comme si elles n'eussent pas servi depuis de longues années. L'herbe avait poussé

entre les pavés des cours; des vitres étaient brisées; des tuiles manquaient sur les toitures, et partout des fientes d'animaux, non balayées depuis longtemps, salissaient les dalles ou les tapis où elles avaient séché.

Le palais impérial sert en effet d'abri à des nuées de corbeaux qui, le jour, se répandent dans la ville pour dévorer des détritiques ou au besoin des cadavres, et qui, au coucher du soleil, se réunissent en bandes innombrables, tournoient longuement dans l'air en faisant entendre leurs croassements lugubres, puis viennent coucher dans les toitures du palais ou sur les arbres du voisinage, notamment dans le parc du palais des Ancêtres.

Après avoir visité les salles de réception, on entrait dans les appartements privés de l'Empereur, qui étaient meublés luxueusement et entretenus avec soin.

Les pièces, de dimensions moyennes, sont ornées de boiserie magnifiques, sculptées à jour et représentant généralement des branches de feuillages et de fleurs. En admirant ces chefs-d'œuvre, on ressentait l'impression qu'il avait fallu des mois, des années, peut-être des vies entières d'un patient labeur à des artistes de premier ordre pour exécuter des travaux aussi soignés, aussi finis, aussi délicats.

Presque toutes les chambres étaient garnies de sculptures sur bois de cette espèce. Des glaces énormes en étaient aussi encadrées.

De droite et de gauche, on pouvait admirer en outre de superbes cloisonnés, des bronzes, des brûle-parfums et une quantité d'autres objets précieux.

Au milieu de ces merveilles de l'art chinois, se trouvaient quelques objets européens, notamment de belles pendules et des boîtes à musique de dimensions inattendues.

Enfin, en suivant de pièce en pièce, on arrivait à une petite chambre basse, n'ayant qu'une seule porte et une seule fenêtre, et laissant voir à gauche, dans un renforcement en forme d'alcôve, un lit étroit. C'était la chambre de l'Empereur.

Ainsi, les magnifiques salles de réception, qui avaient dû servir autrefois aux solennités présidées par les grands sou-

verains de la Chine, étaient à l'abandon. Les appartements privés, de dimensions plus modestes, et la petite chambre qui les terminait convenaient mieux sans doute au monarque actuel, qui devait s'y trouver plus à l'aise et dans un cadre mieux assorti à sa taille et à son genre d'esprit.

Après avoir aperçu, à droite et à gauche, quelques jardins ornés de beaux arbres, on était conduit jusqu'à la porte Nord, qui s'ouvrait au passage des visiteurs et se refermait immédiatement derrière eux.

En somme, on n'était admis à visiter qu'une très petite partie du palais impérial.

On assurait qu'un grand nombre des femmes de second rang de l'Empereur y étaient restées, attendu qu'il avait été impossible de réunir brusquement un nombre suffisant de voitures pour les emmener toutes au moment de la fuite inopinée de la Cour.

Pour comprendre ce qui précède, il faut savoir que l'Empereur de Chine est autorisé à avoir, en dehors de l'Impératrice, un grand nombre de femmes de second rang. Ce sont toutes des jeunes filles de grandes familles; car les plus hauts mandarins briguent comme un honneur suprême la faveur de donner une de leurs filles au Fils du Ciel.

Toutes ces jeunes femmes, victimes de préjugés séculaires, vivent étroitement surveillées dans ce palais impérial, d'où elles ne sortent jamais, et qui, en somme, est pour elles moins un palais qu'une prison.

Le Palais des Ancêtres.

En sortant par la porte nord du palais impérial, on entre dans le parc du palais des Ancêtres, et on trouvait devant soi une haute colline qui s'élève dans l'intérieur de l'enclos et qui porte le nom de Montagne de Charbon.

Sur cette hauteur, dont toutes les pentes sont boisées, sont édifiés cinq petits pavillons, également espacés entre eux et alignés exactement dans la direction de l'est à l'ouest.

C'est dans celui du milieu, qui est le plus élevé, qu'avait été installée une station de télégraphie optique. On

comuniquait de là avec Toun-Tchéou, puis, au moyen de plusieurs postes intermédiaires, avec Tien-Tsin. Mais cette communication, par suite des brouillards fréquents de la vallée du Peiho, était peu régulière, et elle fut supprimée aussitôt après l'achèvement de la ligne électrique qui fut construite par les sapeurs du génie et dont le bureau central fut organisé dans une des pièces du palais de la Rotonde.

A l'extrémité nord du parc, se trouve le palais des Ancêtres, qui renferme plusieurs tombeaux d'anciens empereurs. L'entrée de ce palais resta toujours interdite. Plusieurs salles sont, paraît-il, fort belles, et renferment des portraits curieux et d'une expression très vivante.

C'est là que furent enfermés les objets d'art les plus précieux, que l'autorité française tenait essentiellement à remettre intacts aux autorités chinoises à leur retour à Pékin. La porte en fut barricadée et fermée à cadenas. Puis des scellés furent mis en place et périodiquement surveillés par une commission composée de plusieurs officiers et présidée par le major de la garnison. Un poste d'infanterie coloniale resta chargé de la surveillance et de la garde de ce dépôt pendant toute la durée de l'occupation.

L'espace compris entre la Montagne de Charbon et le palais des Ancêtres est occupé par une belle futaie, traversée de l'est à l'ouest par un chemin que l'on devait forcément suivre, en venant du secteur japonais ou du quartier des Légations, pour se rendre dans le secteur français, à l'est de la ville.

Les deux grandes portes situées aux extrémités du chemin restaient ouvertes en permanence, même la nuit. Mais jamais un Chinois ne s'y aventurait, soit par crainte d'être arrêté et interrogé par le poste du palais, soit plutôt par suite d'un respect héréditaire pour ce lieu consacré à la sépulture des anciens souverains, et dont l'entrée avait, de tout temps, été religieusement interdite.

Lorsque, en rentrant le soir, à la tombée de la nuit, on pénétrait sous la voûte du feuillage qui recouvrait la route et qui la plongeait dans une obscurité complète, on était involontairement saisi par la majesté de cette solitude, qui for-

mait un si brusque contraste avec le mouvement de la grande ville de Pékin. Mais, presque aussitôt, le silence était troublé par le bruit d'ailes d'innombrables corbeaux qui s'envolaient effrayés et qui allaient se percher sur des arbres un peu plus éloignés du chemin. Pendant tout le trajet, qui avait plus d'un demi-kilomètre de longueur, on était ainsi accompagné ou plutôt devancé par ce même bruit d'ailes, si incessant et si prolongé que tous ceux qui l'ont entendu en gardent certainement le souvenir.

Le parc impérial.

Le parc impérial, qui est situé à l'ouest du palais et qui communique avec lui par une large avenue, a une forme très irrégulière. Il est entouré d'un grand mur peint en rouge, et il contient un lac de toute beauté.

Ce lac, alimenté par un petit ruisseau qui vient du nord de la ville, paraît avoir été créé, ou du moins très agrandi par la main des hommes; car il est entouré presque partout de monticules de terre qui doivent provenir des anciens travaux de déblaiement.

A hauteur de l'extrémité nord du palais impérial, le lac se rétrécit, et il est traversé par un magnifique pont en marbre.

Un second pont du même genre conduit à l'île du Péta, qui s'élève dans la partie nord du lac, et qui est reliée un peu plus loin à la rive voisine par un troisième pont en marbre semblable aux précédents.

Pendant l'hiver, les eaux du lac sont absolument limpides et ne sont couvertes d'aucune végétation. A l'approche du printemps, les feuilles de lotus commencent à paraître, et envahissent toute la surface, surtout dans la partie nord, qui est la moins profonde. Les feuilles de lotus sont analogues aux feuilles de nénuphar; mais, au lieu de s'étaler à la surface de l'eau, elles s'élèvent au-dessus, de 50 à 80 centimètres de hauteur. Les fleurs qui apparaissent ensuite ont la forme de roses de 20 à 25 centimètres de diamètre; les pétales sont

épais comme des fleurs de nénuphar et d'une belle teinte rose veinée de rouge pâle.

Le lac est entouré d'une allée ombragée de beaux arbres et renferme sur tout son pourtour de magnifiques pagodes et de somptueux palais destinés aux réceptions et aux fêtes données par l'Empereur.

Le palais le plus rapproché de l'extrémité nord de la ville impériale (n° 3 du plan) a une forme presque circulaire; ce qui avait conduit à le désigner sous le nom de Rotonde. Les Chinois l'appelaient de préférence le palais de la Statue, vu qu'il renferme, au fond de la salle principale, une très belle statue de femme en albâtre, de grandeur naturelle, représentant, dit-on, une ancienne impératrice.

La figure est jeune, les traits réguliers. La physionomie, calme, est éclairée par un sourire étrange et énigmatique. L'attitude est celle de presque toutes les statues chinoises, les bras raides et les jambes repliées.

A droite et à gauche, descendaient du plafond de grandes inscriptions verticales en lettres d'or sur fond noir.

Les interprètes traduisaient ces inscriptions de la manière suivante :

« Tous ceux qui la voient la contemplent avec respect. »

« Dans dix mille ans, elle sera encore tranquille ici. »

En dehors de la construction centrale, la rotonde renfermait sur son pourtour plusieurs bâtiments assez étendus et coquettement aménagés.

C'est dans l'un d'eux, dans celui qui se trouve le plus près du pont de marbre, et d'où l'on a la plus belle vue sur le lac, que Pierre Loti est venu écrire son bel ouvrage intitulé : *Les derniers jours de Pékin*. C'est là aussi qu'habitèrent successivement les majors de la garnison du corps expéditionnaire français.

Les autres bâtiments étaient occupés par les officiers attachés à la place, ou bien servaient de logement éventuel aux officiers de passage qui venaient visiter la ville.

A quelques centaines de mètres au nord de la Rotonde (au point 21 bis du plan) se trouvait un fort beau palais, avec

des cours spacieuses et de longues galeries ajourées, qui fut occupé pendant un certain temps par l'état-major du 17^e régiment d'infanterie coloniale.

Tout près de là (au point 2), le palais dénommé Hôtel des Vers à soie servait de logement au général commandant la brigade coloniale (1) et à ses officiers d'état-major. Ce beau palais, comprenant de nombreuses constructions, renfermait de vastes cours plantées de mûriers. Son nom et le genre de ses plantations montrent manifestement qu'il servait autrefois de magnanerie.

Un peu à l'ouest (au point 6), le palais connu sous le nom de « palais de la belle vue du Lac » avait été attribué à la chefferie et à la compagnie du génie 9/4. Les différents bâtiments s'élevaient sur le bord de petits lacs artificiels que traversait un pont de marbre d'une seule arche. Des rochers à profusion garnissaient tout l'espace laissé libre entre les diverses constructions, qui communiquaient entre elles au moyen de galeries presque toutes en pentes assez raides. Au fond se trouvait un bâtiment élevé d'un étage qui servait de bureaux et de logement d'officiers.

Il n'existe à Pékin presque aucune maison à étages. Au dire des interprètes, les Chinois préfèrent les rez-de-chaussée, afin d'être mieux à l'abri des regards indiscrets du voisinage.

Il résulte de cet usage que l'on n'a en Chine aucune notion de la construction des escaliers. Celui de la chefferie, aussi bien que celui de l'île des Jades et celui du palais Ting, était complètement sombre, très raide et extrêmement étroit. En outre, il était placé de telle sorte qu'il rendait la moitié des chambres du rez-de-chaussée et toutes les chambres de l'étage dépendantes les unes des autres.

Un escalier tournant en bois, construit par les sapeurs du génie et laissé tel quel au moment du départ, aura pu

(1) M. le général Bouguié.

servir de modèle, ou au moins de spécimen des escaliers européens, aux architectes et constructeurs chinois.

A côté du palais précédent s'étendait une vaste pagode comprenant de nombreuses constructions.

Le mur de clôture était muni, du côté du lac, de trois grandes portes en plein cintre, donnant sur une large cour dallée en marbre.

Le premier bâtiment comprenait un vaste hall, aux extrémités duquel se trouvaient quatre statues en terre peinte, de trois mètres de hauteur environ, et représentant des guerriers aux figures féroces et aux gestes menaçants.

Après avoir traversé cette première salle, on se retrouvait dans la cour dallée, en face d'un grand bâtiment plus vaste et plus élevé, qui était précédé sur toute sa longueur d'un perron garni de grands brûle-parfums en bronze.

Pour entrer dans ce bâtiment, il fallait pousser d'énormes portes en bois, garnies de bronze, extrêmement lourdes et très difficiles à manœuvrer.

Lorsqu'on franchissait le seuil, on se trouvait dans une vaste pièce entièrement noire, car le jour n'y pénètre que par l'ouverture des portes. Au bout de quelque temps, les yeux s'habituèrent à l'obscurité, et l'on distinguait, sur un vaste autel de 1 mètre environ d'élévation, trois énormes Bouddahs, de 5 à 6 mètres de hauteur, assis les jambes recroisées, entièrement semblables entre eux, et complètement dorés, à l'exception de la chevelure, peinte en noir.

Ces magnifiques statues ont les yeux presque baissés, et leur physionomie est éclairée par un sourire étrange, qui, dans l'esprit des artistes chinois, doit vouloir représenter la sérénité de l'âme et le calme de la pensée, manifestation et symbole de la beauté morale.

Sur l'autel même, se trouvaient des objets de toutes espèces, des vases en bronze, des brûle-parfums et de petits Bouddahs des dimensions les plus variées.

Le long des deux côtés de la salle, contre le mur et sur un long socle de 1 mètre de hauteur environ, douze statues, peintes, un peu plus grandes que nature, représentaient des

personnages presque tous âgés, sans doute des adeptes illustres de la philosophie chinoise.

Derrière l'autel, une petite porte basse conduisait de nouveau dans la grande cour dallée. A peu de distance, cette cour était limitée par un mur de soutènement dans lequel était ménagé un escalier. Lorsqu'on en avait franchi les degrés, on se trouvait sur une vaste terrasse ornée de galeries à jour sur tout son pourtour, et au milieu de laquelle s'élevait une nouvelle pagode. Au centre du bâtiment était un autel polygonal garni de plaques de marbre blanc avec de nombreuses inscriptions chinoises.

Une des particularités les plus bizarres de ce bâtiment, c'est qu'il était garni extérieurement, sur ses quatre faces et sur toute sa hauteur, de plaques de faïence jaunes et vertes, représentant une infinité de petits Bouddahs de 10 centimètres de hauteur, en relief sur le fond d'autant de petites niches.

Tout à côté de la pagode, se trouvait une bibliothèque impériale comprenant une dizaine de bâtiments répartis le long d'une vaste cour, limitée par un mur de clôture.

La bibliothèque comprenait, non pas des livres en papier ou en parchemin, mais uniquement des tablettes en bois dur de 60 centimètres de long, 20 centimètres de large et 3 centimètres d'épaisseur, sur lesquels paraissaient en relief des caractères mandchous, sculptés avec un soin extrême. Ces tablettes devaient servir à la reproduction des ouvrages sur papier. Elles étaient empilées sur des étagères en bois et remplissaient les bâtiments sur toute la hauteur.

La bibliothèque fut malheureusement presque entièrement brûlée dans un immense incendie dont la cause est toujours restée inconnue.

Entre l'entrée de la bibliothèque et le lac, un mur plein, d'une quarantaine de mètres de longueur sur 6 de hauteur, entièrement garni de faïences colorées, faisait l'admiration de tous les visiteurs.

Sur chacune des faces du mur, ces faïences représentent

des groupes de dragons de diverses couleurs, sortant de vagues bleu foncé, et se détachant sur un fond bleu de ciel. L'élégance de formes de ces bêtes gigantesques luttant deux à deux, la puissance du relief et l'harmonie des couleurs font de ce monument un des plus beaux et des plus artistiques de Pékin.

Une cinquantaine de mètres plus loin, un très joli palais (au point 24), composé de plusieurs groupes de bâtiments entourant des cours successives, servait de cantonnement à une compagnie du 17^e régiment d'infanterie coloniale.

Tout à côté, une grande pagode était occupée par un petit détachement italien.

L'entrée en était ornée à l'extérieur par deux gros lions en bronze, à la tête grimaçante, reposant sur des socles sculptés en marbre blanc.

Après avoir traversé plusieurs cours, on arrivait à un bâtiment très élevé, dans lequel se dressait une statue de plus de 20 mètres de hauteur. Le colosse était comme en-serré dans la construction trop étroite pour lui, et l'on ne pouvait voir son visage qu'en s'approchant tout près et en levant les regards presque verticalement; ce qui donnait davantage encore au spectateur l'impression de son infime petitesse en comparaison des dimensions prodigieuses de la statue.

Le géant, dont la figure exprimait la cruauté, avait, en plus de ses deux grands bras, deux à trois cents petits bras, disposés en arrière, en éventail; une dizaine de jambes étaient en outre juxtaposées à chacune de ses deux jambes principales. Ses pieds multiples écrasaient des êtres de toutes sortes : des Européens, des rois aux têtes couronnées, des sauvages à demi-nus, des nègres, des lions, des éléphants, des chevaux, etc.

Le colosse devait manifestement représenter l'Empire chinois, écrasant de sa force et de son poids toutes les puissances de la terre. On ne saurait imaginer un monument

témoignant d'un plus naïf orgueil et d'une plus puérile ignorance.

Tout à proximité, entre une ancienne pagode détruite par un incendie et le bord du lac, un vaste bâtiment, à peine fermé sur ses quatre faces, laissait voir à l'intérieur un amoncellement de rochers artificiels, sur lesquels étaient placées, à toutes les hauteurs, des statues peintes de grandeur naturelle. Les personnages représentés étaient tous jeunes, imberbes, vêtus de grandes robes pendant jusqu'à terre; quelques-uns avaient les mains disposées comme pour tenir des instruments de musique qui auraient disparu; mais le plus grand nombre avaient les mains jointes, les doigts allongés devant la poitrine, dans l'attitude que les sculpteurs français donnent aux saints en prières dans les porches de nos cathédrales.

Un ancien plan de Pékin désigne ce monument sous le nom de « Paradis terrestre ». Les interprètes, consultés à ce sujet, n'ont pu donner aucun renseignement; ils ne connaissaient pas, du reste, le parc impérial, dont l'entrée avait toujours été absolument interdite avant l'occupation de la ville par les armées alliées.

En suivant la route le long du lac, on ne trouvait plus aucun monument jusqu'à la porte voisine du débouché du pont de marbre.

De l'autre côté de la rue qui donne accès à ce pont, deux factionnaires allemands montaient la garde en permanence à la porte de l'avenue conduisant au quartier général du maréchal de Waldersee.

Le maréchal occupait le palais de l'Impératrice, situé à l'ouest de l'extrémité sud du lac du centre. Ce palais comportait toute une agglomération de bâtiments, dont les principaux, garnis des objets les plus rares et les plus précieux, servaient d'appartements de réception et de logements au maréchal et aux officiers de son état-major. Les bureaux, qui étaient utilisés éventuellement comme lieux de réunion pour les conférences internationales entre les officiers des

diverses armées, étaient situés à l'une des extrémités du palais, de sorte qu'en passant on pouvait se rendre compte de l'étendue de ces belles constructions, et admirer les magnifiques objets d'art qui ornaient les cours successives.

Une partie de ce splendide palais fut malheureusement détruite dans un incendie où le général Schwarzhoff, chef d'état-major du maréchal, trouva la mort.

En continuant la route, on arrivait au lac Sud, dont les eaux sont plus profondes et plus claires que celles des lacs supérieurs. L'allée ombragée qui en fait le tour est aussi la mieux sablée et la plus soigneusement entretenue, ce qui indiquait manifestement la prédilection que l'Impératrice avait pour cette partie du parc un peu retirée et plus solitaire.

En suivant, on arrivait à la grande porte qui débouche du parc, en face d'une des grandes entrées du palais impérial.

Enfin, à quelque distance de là, se trouvait un autre très beau palais, occupé par les Allemands.

Malgré l'excessive longueur de cette description, il est impossible de ne pas dire quelques mots encore des deux îles qui embellissent l'une le lac Nord, et l'autre le lac Sud.

La première est une sorte de colline très élevée et à pentes extrêmement raides.

Elle est dominée par un monument en pierre blanche ayant la forme d'une grosse bouteille; certaines personnes prétendent que l'édifice renferme un tombeau; mais cette assertion n'est généralement pas admise. En somme, on ignore quelle idée a présidé à sa construction, et dans quel but les Chinois lui ont donné une forme aussi bizarre.

Presque au sommet de la hauteur, très peu en contrebas du pied du monument, s'étend, sur le côté sud, une plateforme en marbre d'où la vue embrasse toute la ville de Pékin.

Ce qui surprend surtout, quand on se rappelle Paris vu des hauteurs de Montmartre, c'est que, à Pékin, au lieu de voir des toitures à l'infini, on aperçoit surtout des arbres à profusion. Vue d'une grande hauteur, la capitale de la Chine a plutôt l'aspect d'un immense verger. Cela tient à ce que

presque toutes les maisons sont à simple rez-de-chaussée, que les grandes rues sont assez éloignées les unes des autres, et que les habitations, construites en profondeur, renferment généralement plusieurs cours ornées de belles plantations.

Si, après avoir admiré le panorama, on se retourne du côté du monument, on trouve devant soi une charmante construction, ayant la forme d'un kiosque carré. La toiture est double. Le toit inférieur est à base carrée et a ses quatre angles gracieusement relevés, comme dans toutes les maisons chinoises un peu soignées; il est recouvert d'un second toit conique de faible hauteur, à section circulaire. Le tout est d'une harmonie de formes parfaite.

En s'approchant de ce petit kiosque si élégant, qui est entièrement ouvert sur sa face principale, on est brusquement saisi par le spectacle de l'ignoble statue qu'il renferme. Le monstre a le corps d'un homme, avec plusieurs bras et plusieurs jambes; la tête est celle d'un loup à la gueule ouverte; au cou est suspendu un collier garni de têtes humaines. On ne saurait imaginer un être plus affreux et plus capable de terrifier l'esprit des enfants.

Par suite de quelle aberration un peuple intelligent, comme l'est assurément le peuple chinois, a-t-il pu créer et placer sur le point culminant de la grande ville de Pékin une pareille idole?

Du côté opposé, c'est-à-dire sur la face nord, un palais composé de plusieurs bâtiments assez étendus était occupé par une compagnie d'infanterie coloniale.

Tout à fait au bas de l'île, et sur le même côté, s'élevait un autre palais plus vaste, où fut logée la section des aérostiers pendant son séjour à Pékin.

Devant les salles, généralement larges et élevées, régnait une terrasse couverte, bordée par une balustrade sculptée en marbre blanc. Au milieu, un large escalier descendait jusqu'au lac et permettait de monter dans les barques et les jonques qui étaient amarrées en grand nombre sous deux

hangars construits, l'un dans le lac Nord et l'autre dans le lac Sud.

La partie centrale du palais était surmontée d'un étage auquel on accédait par de petits escaliers sombres, très raides et extrêmement étroits. La pièce du haut, éclairée par des vitrines sur ses deux faces principales, donnait sur un balcon qui s'étendait d'un bout à l'autre du palais.

De là, on jouissait d'une vue ravissante sur le lac, vue limitée par les palais et les pagodes situés au nord, dont les toitures élégantes émergeaient du feuillage des arbres.

Du côté de l'intérieur de l'île, les cours avaient comme clôture un amoncellement énorme de rochers, sous lesquels étaient pratiqués des passages voûtés et obscurs, conduisant, après mille détours et mille pentes et contrepentes, jusqu'au sommet de la colline.

Sur la face opposée de l'île, en face du pont de marbre qui donne accès à la Rotonde, une ancienne pagode servait de prison aux Chinois qui étaient arrêtés par la police pour crimes de droit commun. Ces misérables étaient gardés dans une grande salle vide, où ils restaient généralement accroupis contre le mur, en attendant leur tour de passer devant un tribunal composé de notables de la ville, et constitué sous les auspices de l'autorité française.

L'île située dans le lac Sud est très peu élevée au-dessus du niveau de l'eau; elle était couverte par les nombreuses constructions d'un beau palais qui disparaissait en partie dans la verdure des arbres environnants.

En résumé, le parc impérial, avec ses lacs, ses ponts de marbre, ses îles, ses palais et ses pagodes, constitue, au milieu de la ville de Pékin, le lieu de promenade et de repos le plus séduisant que l'imagination puisse concevoir. L'Empereur faisait, paraît-il, le tour des lacs presque tous les jours à pied. Le parcours pouvait, du reste, être abrégé au besoin, grâce à un petit chemin de fer qui conduisait du palais de l'Impératrice jusqu'à la partie la plus septentrio-

nale du lac Nord, et dont les wagons, décorés de l'écusson impérial, restèrent inutilisés sur la voie pendant toute la durée de l'occupation.

La ville jaune.

La ville jaune, ou ville impériale, est entièrement entourée par un mur élevé très épais, et recouvert de tuiles d'un beau jaune clair. Elle présente la forme d'un immense rectangle, dont l'angle sud-ouest est écorné; de ce côté, le mur vient se souder au mur rouge à hauteur du palais de l'Impératrice, au lieu de se prolonger vers le sud, comme ce serait nécessaire pour la régularité et la symétrie de l'ensemble.

Cette ville, qui englobe dans son périmètre le palais impérial, le palais des ancêtres et le parc, est en principe habitée par des familles qui, depuis de longues générations, sont employées au service de l'Empereur, et qui fournissent des architectes, des maçons, des menuisiers, des jardiniers, etc., pour l'entretien des palais et des jardins impériaux.

Elle comprend, en outre, un vaste terrain qui avait été concédé aux missionnaires français (au point 10 du plan), et sur lequel ces derniers avaient édifié des bâtiments importants, notamment une belle cathédrale ornée de deux tours.

Lorsque l'Impératrice fit construire le palais situé à l'ouest du lac Central, elle supporta avec peine la présence d'étrangers à une aussi faible distance, d'autant plus que les tours très élevées de la cathédrale dominaient complètement son habitation, et la partie du parc qui l'entourne.

L'Empereur fit en conséquence exprimer aux missionnaires son désir de rentrer en possession de l'emplacement qui leur avait été autrefois accordé, et leur offrit en échange un terrain beaucoup plus étendu, situé également dans l'intérieur de la ville jaune, mais plus éloigné du parc impérial.

A la suite de négociations qui durèrent plusieurs années, et auxquelles prirent part le gouvernement français et l'autorité pontificale, les missionnaires abandonnèrent leur établissement primitif, et construisirent, au point désigné sur le plan, sous le nom de nouveau Pétang, une nouvelle ca-

thédrale et des bâtiments considérables, au moyen des fonds qui leur furent donnés à titre de compensation par le gouvernement chinois.

Après l'achèvement de la nouvelle mission, l'Impératrice prit possession du terrain qu'elle convoitait depuis si longtemps, fit ouvrir une porte de communication dans le mur qui séparait cet emplacement du parc impérial, conserva les anciens bâtiments construits à l'européenne, et fit édifier à côté un superbe palais, comprenant toute une série de vastes et longues galeries, décorées avec un luxe extrême.

C'est dans une partie de ce palais que fut organisée l'installation de M. le général Voyron. Comme les galeries, par suite de leurs dimensions, étaient inhabitables, on dut les diviser au moyen de cloisons légères en bois recouvertes de papier de tenture, de manière à y créer des salles de réception, des chambres et des bureaux pour le général en chef et ses officiers d'ordonnance.

Le reste des galeries et les anciens bâtiments des missionnaires furent aménagés en salles de malades et en accessoires de toutes sortes, de manière à constituer l'hôpital militaire du corps expéditionnaire français.

Des salles séparées furent attribuées aux officiers, aux sous-officiers et aux soldats. On installa en outre la cuisine, la pharmacie, une salle de bains, une salle d'opérations, des réfectoires, des logements pour les médecins et un casernement pour les infirmiers; enfin, on eut à faire quelques aménagements de détail pour l'installation des sœurs gardes-malades de l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul, qui étaient toutes françaises, à l'exception d'une seule d'entre elles, originaire du Japon. Une ancienne chapelle fut rouverte au culte, à l'intention des malades et des sœurs.

Les travaux d'aménagement, auxquels le commandement attachait le plus grand intérêt, furent poussés avec une rapidité extrême, de telle sorte que l'hôpital put être ouvert avant les grands froids. Il fut ensuite perfectionné et étendu progressivement.

Un appareil Vaillard-Desmaroux, pour faire bouillir l'eau

sous pression, fut installé dans le jardin de l'hôpital, et permit de distribuer de l'eau stérilisée non seulement aux malades, mais aussi à une partie de la garnison. Malheureusement, les eaux de Pékin sont si calcaires que la marche de l'appareil dut être fréquemment interrompue pour permettre l'enlèvement des incrustations qui se formaient dans la chaudière.

En somme, l'hôpital de Pékin fut parfaitement installé; et, grâce au dévouement des médecins et du nombreux personnel attaché à l'établissement, les malades y furent aussi bien soignés que dans les hôpitaux militaires de France.

Un grand drapeau tricolore fut, suivant l'ordre du général en chef, placé sur un mât très élevé, au sommet de l'une des tours de l'ancienne cathédrale, pour indiquer le centre du secteur français. Ajoutons que ce drapeau fut disposé, non sans de grandes difficultés, de manière à pouvoir être manœuvré du bas du monument, comme les pavillons des navires.

Le nouveau Pétang, où se trouve la mission actuelle, est situé à peu de distance de la grande rue qui conduit du pont de marbre à la porte jaune.

On y accède par une avenue qui a été plantée d'arbres pendant les derniers mois de l'occupation.

Après avoir franchi la grande porte ménagée dans le mur d'enceinte, on entre dans une cour assez vaste, au fond de laquelle s'élève la nouvelle cathédrale.

Cet édifice est précédé d'un large perron auquel on accède par un escalier d'une dizaine de marches, flanqué de deux gros lionceaux grimaçants en marbre blanc.

La façade de la cathédrale a la forme d'un grand pignon, orné de contreforts saillants et d'une belle rosace. Elle est assez imposante par suite de ses larges dimensions, mais elle est loin d'avoir l'aspect massif et majestueux de l'église du vieux Pétang, qui, avec ses deux grosses tours, rappelle absolument nos cathédrales françaises.

A gauche de l'église se trouve le cloître, composé d'une série de rez-de-chaussée parallèles, reliés à leurs extrémités

par un promenoir couvert. Les cours qui séparent les divers bâtiments sont plantées de grands rosiers et de petits arbres à fruits, qui sont entretenus avec un soin extrême, et qui, au printemps, lors des premières pluies, se couvrent d'une infinité de fleurs.

A droite de la cathédrale, des bâtiments assez étendus renferment les écoles, les ateliers d'imprimerie et de reliure, et le couvent des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Pendant le siège que le Pétang eut à subir aux mois de juillet et d'août 1900, la cathédrale a été criblée de projectiles. La croix qui la dominait a été abattue par un obus. Toutes les verrières ont été brisées. Les murs et les contreforts, sur toute leur hauteur, étaient criblés de traces de balles.

Le couvent des sœurs fut presque entièrement démoli par l'explosion d'une mine, dont l'entonnoir est resté béant pendant toute l'occupation. On pouvait suivre encore les galeries souterraines, creusées dans la terre vierge à 4^m,50 environ de profondeur, et qui, partant des maisons voisines, passaient sous le mur de clôture et aboutissaient dans l'intérieur du Pétang.

Le fourneau, qui avait produit un entonnoir gigantesque de 26 mètres de diamètre sur 6 à 7 mètres de profondeur, avait causé la mort de quatre-vingts personnes, dont une cinquantaine de petits Chinois, recueillis et élevés par les sœurs. Les corps de plusieurs de ces enfants furent entièrement anéantis par l'explosion, et l'on n'en retrouva aucune trace.

A l'extrémité du vaste terrain qui s'étend au nord du Pétang jusqu'au mur jaune, se trouvaient des magasins impériaux, remplis de papier, de ballots de thé, de lingots de fer, etc. La plus grande partie de ces magasins furent détruits dans un incendie qui éclata en pleine nuit et dont la cause est toujours restée inconnue. Malgré tous les efforts de la garnison, plusieurs bâtiments brûlèrent en entier. Le brasier était si ardent que les arbres situés dans la cour à proximité prirent feu et furent entièrement consumés. On ne

parvint à sauver que le bâtiment de droite, qui était entièrement vide et qui servait d'étable aux bœufs achetés par les services administratifs pour la nourriture des troupes du corps expéditionnaire.

C'est près de ce dernier bâtiment que fut créé le cimetière français.

Le terrain, assez mouvementé, fut entièrement nivelé; des allées y furent tracées et le mur de clôture fut complété sur une de ses faces.

On y transporta les corps des marins qui avaient été tués en défendant le Pétang, ceux des soldats décédés dans l'ancienne ambulance du palais Ting, et, enfin, ceux des défenseurs de la Légation de France, qui, tous, avaient été inhumés provisoirement, les uns au nord de la cathédrale, les autres dans une petite cour voisine de l'ambulance, et les derniers dans le jardin de la Légation.

Cette translation donna lieu à une imposante cérémonie, à laquelle assistèrent tous les officiers du corps expéditionnaire de la garnison de Pékin, des délégations des différentes armées alliées, et des représentants de toutes les légations.

Le Ministre de France, dans un fort beau discours, rappela les terribles événements dont la capitale de la Chine avait été le théâtre quelques mois auparavant, et fit ressortir l'énergie déployée par les défenseurs des Légations et du Pétang, qui, malgré leur petit nombre, avaient résisté victorieusement, contre toute espérance, à la furie aveugle des assaillants. Puis, se faisant l'interprète des sentiments de toute l'assistance, il adressa un suprême hommage à la mémoire des soldats et des marins tombés au champ d'honneur, en sacrifiant leur vie pour le salut de leurs compatriotes et la défense du drapeau français.

De l'autre côté de la grande rue qui conduit du pont de marbre à la porte jeune, à proximité du quartier général français, M. Bouillard, ingénieur en chef de l'exploitation de la ligne du chemin de fer franco-belge de Pékin à Ankéou,

occupait un assez vaste logement où il avait installé ses bureaux.

Le lieutenant-colonel commandant le génie, qui devait avoir de nombreuses relations de service avec cet ingénieur, adopta pour son installation, tout à côté (au point 4 du plan), une maison abandonnée, où il vint passer quelques mois avec les officiers qui lui étaient adjoints et l'officier d'administration attaché à son commandement.

Cette habitation, qui comprenait plusieurs rez-de-chaussée groupés autour de deux cours successives, et, latéralement, une troisième cour renfermant les bâtiments affectés aux domestiques, fut réparée avec soin.

Quelques cloisons en bois furent construites pour rendre les pièces plus habitables, et une chambre noire fut créée pour permettre le tirage des photographies.

Lorsque, au printemps, le commandement du génie fut transféré de nouveau à Tien-Tsin, la porte extérieure fut solidement barricadée, et la maison laissée en meilleur état qu'elle ne l'était avant son occupation.

Un peu à l'ouest, étaient installés l'état-major du 18^e régiment d'infanterie coloniale et une compagnie de ce régiment.

L'habitation occupée par le colonel et ses officiers était plus vaste et plus luxueuse que celle du commandement du génie. Les cours, plus spacieuses, bordées de galeries à jour, étaient ornées de rocailles et garnies de parterres de fleurs. Dans une de ces cours, de grandes perches supportaient un quadrillage horizontal de bambous sur lequel devaient être étendues, pendant l'été, des nattes destinées à protéger contre les ardeurs du soleil.

Cette demeure, fort élégante, appartenait manifestement à de riches propriétaires; mais elle était loin d'atteindre le luxe et la splendeur des palais occupés par la haute aristocratie.

La ville jaune, séparée par un mur élevé de la ville tar-

tare, ne communiquait avec cette dernière que par trois portes : la porte A à l'est, la porte B au nord, et à l'ouest la porte C, qui était désignée sous le nom de porte jaune dans tout le corps expéditionnaire français (non compris les portes du Sud, qui donnent accès au palais impérial).

Pour faciliter les communications et éviter d'énormes détours, cinq brèches furent percées, en forme de voûtes, dans le mur d'enceinte de cette ville intérieure : 1° au point *a*, vers le quartier des Légations; 2° au point *b*, du côté du quartier japonais; 3° au point *c*, du côté du palais Li, occupé par les services administratifs; 4° au point *d*, près de l'extrémité sud du secteur français, et enfin au point *e*, dans la direction de la ville chinoise.

La cité tartare.

La cité tartare, qui entoure complètement la ville impériale, est d'une régularité parfaite. Les grandes rues qui la traversent sont toutes orientées du nord au sud, ou de l'est à l'ouest. Aussi arrive-t-on très promptement à s'orienter et à se diriger dans cette ville immense.

Le secteur français occupait toute la partie Est de la ville jusqu'à la porte Ping-tséi-men, et s'étendait dans la direction du nord au sud, sur une longueur à peu près égale à sa largeur.

En sortant de la porte Jaune, on trouvait, à quelque distance au sud, l'entrée du palais Li, qui servit de base d'attaque aux Boxers pendant le siège du Pétang, et qui fut presque entièrement brûlé lors de l'entrée des troupes dans Pékin.

Au mois d'octobre, il ne restait que des ruines de la partie centrale, qui devait être fort belle si l'on en juge d'après l'étendue des cours de marbre, des larges escaliers en pierre et des embases de colonnes que l'on pouvait encore y admirer.

Les bâtiments restés à peu près intacts avaient été mis à la disposition des services administratifs. Des fours pour

la cuisson du pain furent construits dans la partie sud. Les rez-de-chaussée qui subsistaient au nord étaient occupés par les logements et les bureaux des commissaires de la marine et par de vastes approvisionnements de farine et de vivres.

Dans des dépendances du palais était installé le service du Trésor pour la garnison de Pékin.

Disons en passant que ces divers services fonctionnèrent d'une manière irréprochable durant toute la durée de l'occupation. Jamais la solde des troupes ne subit de retard, et jamais le payeur de l'armée ne demanda de délai pour le paiement des sommes parfois considérables que la chef-ferie du génie eut à dépenser, notamment lors de la construction de la grande caserne des Légations.

Les distributions de vivres se firent également avec la plus parfaite régularité, de sorte que les troupes de la garnison française furent toujours abondamment pourvues.

Le palais Li était dans un tel état de ruines qu'il ne pouvait donner une idée des somptueuses habitations des grands mandarins.

Le palais Ting, qui servait d'ambulance avant l'organisation de l'hôpital militaire du vieux Pétang, était au contraire dans un état de conservation suffisant pour qu'on pût juger de la beauté de ces superbes demeures.

Après avoir franchi la grande porte cochère qui était gardée en permanence par un concierge chinois, on suivait un large couloir bordé au nord par diverses habitations, et l'on arrivait dans une très vaste cour, au fond de laquelle, sur la gauche, s'élevait un beau pavillon au toit recourbé, rappelant la salle de réception de l'Empereur.

Deux lionceaux en marbre blanc en gardaient l'entrée. Les pavillons latéraux étaient également vastes et d'une architecture soignée; celui de gauche était élevé d'un étage.

En arrière s'étendaient d'autres cours analogues, limitées par des bâtiments du même genre.

Entre cette partie du palais et la rue voisine, une série d'autres cours et d'autres bâtiments semblables s'étendait jusqu'au fond de la propriété.

Certaines cours étaient plantées d'arbres de hautes tiges ou d'arbustes; quelques-unes renfermaient des jardins avec de petits kiosques garnis de plantes grimpantes.

En somme, le palais Ting comprenait une telle quantité de pavillons et de cours, qu'il était difficile de ne pas s'y égarer les premières fois qu'on entreprenait de le parcourir.

Pour comprendre à quoi peuvent servir des habitations aussi étendues, il faut se rappeler que les mandarins, à l'exemple de l'Empereur, ont souvent plusieurs femmes de second rang, en dehors de leur femme légitime. Ils possèdent ainsi plusieurs familles qui habitent dans les différentes parties du même palais. Les fils, devenus grands, se marient à leur tour et constituent des familles nouvelles qui restent le plus longtemps possible dans le palais paternel.

Pour tout ce monde, il faut une quantité de boyes et de servantes, cuisiniers, palefreniers, valets de chambre, femmes de chambre, etc., qui, souvent, sont mariés eux-mêmes et vivent dans les dépendances du palais avec leurs enfants.

Le plan et la légende qui y est annexée indiquent les cantonnements occupés par les divers détachements et services du corps expéditionnaire français. Tous ces cantonnements étaient installés dans des maisons inoccupées; quelques-unes d'entre elles étaient assez luxueuses, mais aucune n'approchait de la magnificence du palais Ting.

Lorsque, vers la fin de l'occupation, des troupes furent envoyées de Tien-Tsiu à Pao-Ting-Fou, les Chinois étaient déjà revenus en si grand nombre à Pékin qu'aucune maison inhabitée ne put être assignée comme logement à la compagnie du génie 19/1, qui eut à passer une nuit dans la ville. L'état-major de la place décida alors que cette compagnie serait logée dans un monastère de bonzes situé dans la grande rue qui conduit à la porte de l'Ouest. Ce couvent comprenait, comme toutes les autres habitations de Pékin, une série de cours entourées de rez-de-chaussée. Des pièces suffisamment spacieuses furent disposées pour que les officiers et les hommes du génie pussent y coucher; et

l'on doit rendre aux prêtres chinois cette justice qu'ils accueillirent nos soldats et leur donnèrent l'hospitalité avec beaucoup d'affabilité et de bonne grâce.

La partie nord de la cité tartare est le quartier le plus pauvre de Pékin. Les maisons ont un aspect misérable, et les habitants y sont généralement mal vêtus. Le ruisseau qui traverse cette partie de la ville y forme une sorte d'étang fangeux qui est utilisé comme rizière.

Près de l'extrémité nord-est de Pékin s'élève le beau temple de Confucius, qui est habité, dit-on, par un descendant de ce grand philosophe.

Confoutse, dont le nom chinois a été transformé par les Européens, est né en 551 avant l'ère chrétienne, et est mort en 479. Il n'a pas fondé de religion, mais a laissé un code de morale.

Il soutenait qu'il est plus important pour l'homme de remplir ses devoirs envers ses parents et ses semblables que d'adorer des esprits inconnus.

La doctrine essentiellement positiviste de Confucius est consignée dans neuf livres qui constituent la partie principale de l'instruction officielle, et qui doivent être appris par cœur, bien que, paraît-il, certains passages en soient devenus incompréhensibles.

Le confucianisme est l'apanage presque exclusif des hautes classes de la société chinoise. Le taoïsme et le bouddhisme sont, au contraire, répandus surtout dans le peuple.

Lao-Tze, contemporain de Confucius, fonda la religion connue sous le nom de taoïsme, qui est basée sur la croyance à un être suprême, créateur de l'univers.

Il existe en Chine un grand nombre de prêtres taoïstes; mais leurs enseignements se sont complètement écartés de la doctrine spiritualiste du Maître, et ont versé dans l'idolâtrie et la superstition.

Vers le début de l'ère chrétienne, le bruit s'était, assure-t-on, répandu en Chine qu'un sage était né en Occident. Une

ambassade fut envoyée par l'Empereur; elle atteignit l'Inde, qu'elle parcourut, et rapporta le bouddhisme, qui se répandit dans tout l'Empire.

Les pagodes sont desservies soit par des prêtres bouddhistes, soit par des prêtres taoïstes. Du reste, les différents cultes sont plus ou moins confondus; et, dans un grand nombre de temples, on trouve à la fois des images de Bouddha, de Confucius, de Lao-Tze ou de leurs disciples.

En face du temple de Confucius se trouve un beau monastère occupé par des lamas, prêtres bouddhistes, originaires du Thibet, dont le culte est un peu différent de la religion la plus répandue en Chine.

Dans une belle salle, on voit trois magnifiques Bouddahs dorés, semblables à ceux de la pagode située dans la partie septentrionale du lac Nord, et un autel garni de cloisonnés de toute beauté.

Un autre corps de bâtiments renferme un colosse presque aussi grand que celui de la pagode occupée par les Italiens.

Dans une salle voisine se trouvent une trentaine de bancs avec dossiers, placés les uns derrière les autres. C'est là que les prêtres viennent chaque jour faire ensemble leurs méditations et leurs prières. Un bas-relief de cette pièce est extrêmement curieux; il représente plusieurs scènes qui rappellent la création de l'homme d'après la Bible; c'est ainsi qu'on voit près d'un serpent une femme nue tenant une pomme dans sa main. On y retrouve aussi, fait bizarre, le monstre à tête de loup qui domine la ville du haut de la montagne du Péta.

En dehors des monastères de bonzes et de lamas, il existe aussi à Pékin quelques couvents de femmes. Les religieuses bouddhistes sont désignées sous le nom de couzes; elles ne sont pas absolument cloîtrées, en ce sens qu'elles peuvent recevoir des visites; mais elles ne sont autorisées à franchir la porte de leur couvent et à circuler dans la ville qu'après avoir atteint l'âge de 45 à 50 ans.

Dans la partie sud-ouest de la cité tartare se trouve le vaste établissement qui sert au passage des examens.

De chaque côté d'une allée centrale s'étendent de petits rez-de-chaussée, n'ayant que 1^m,50 environ de profondeur et plus de 100 mètres de longueur.

Chaque bâtiment est divisé, par des cloisons en briques, en cases de 1 mètre de large.

Tous les bâtiments, parallèles entre eux, sont séparés les uns des autres par des allées très étroites.

Les cases sont au nombre d'environ dix mille. Chaque élève est enfermé dans cette espèce de cellule pour faire ses compositions écrites.

Les examens oraux sont passés dans une grande et belle salle édifiée à l'extrémité nord de l'allée centrale.

Les examens comportent trois degrés. Ceux du premier degré ont lieu au chef-lieu du district, ceux du second dans la capitale de la province, enfin ceux du plus haut degré à Pékin.

C'est parmi les lettrés du troisième degré que l'Empereur choisit tous les hauts fonctionnaires, tels que préfets, sous-préfets, magistrats, etc. Lorsqu'une province a été le sujet d'un vif mécontentement, soit à cause de sa résistance à payer les impôts, soit par suite de rébellions fréquentes, soit pour tout autre motif, un décret exclut des examens de Pékin tous les candidats du pays. C'est une des plus graves punitions et une des plus grandes humiliations qu'une province puisse se voir infliger.

Le quartier des Légations présente un aspect tout différent du reste de la ville. Tandis que toutes les rues de Pékin sont constituées par le sol lui-même, et sont dépourvues de tout entretien, la rue qui traverse le quartier européen est macadamisée et en fort bon état. Cette rue était bordée par d'assez belles constructions, où étaient installées les légations des différents pays. Un grand drapeau, fixé au haut d'un mât, indiquait la nationalité de chacune d'elles. Des factionnaires des diverses armées en gardaient l'entrée.

Un certain nombre des hôtels des Légations étaient en ruines. Celui de Belgique avait presque entièrement disparu.

L'hôtel de la Légation d'Autriche avait été complètement

brûlé. Sa belle façade ornée de colonnes rappelait l'aspect que présentèrent si longtemps les ruines de la Cour des Comptes à Paris.

Les différents bâtiments de la Légation de France avaient été partiellement détruits. Les murs restants étaient tachetés, sur toute leur étendue, de traces de balles. La rue de la Douane présentait, à proximité de la rue des Légations, une sorte de fossé, d'excavation transversale d'une cinquantaine de centimètres de profondeur. C'était l'emplacement de la galerie de mine que les Boxers avaient creusée en partant des maisons situées à l'est pour accéder souterrainement à la cour de la Légation de France. L'entrée de la galerie était encore en parfait état; le reste s'était effondré avec le temps, et avait produit une dénivellation dans laquelle toutes les voitures risquèrent longtemps de briser leurs essieux.

Au nord du quartier des Légations, un cercle international fut organisé pour les officiers des divers corps expéditionnaires. Des salles de consommation et de lecture y furent aménagées. On y trouvait des journaux écrits dans toutes les langues. Le jour de l'inauguration, quatre musiques militaires se firent entendre successivement : une française, une allemande, une italienne et une japonaise. Ce cercle était malheureusement bien éloigné du secteur occupé par nos troupes; aussi y rencontrait-on peu d'officiers français.

La ville tartare est entourée d'un rempart très élevé, d'une quinzaine de mètres de largeur, limité par des murs fort épais, aussi bien du côté de l'intérieur que du côté de l'extérieur.

Des tours carrées en saillie assurent le flanquement des abords; un mur à bahut permet le tir de l'infanterie et de l'artillerie. Au-dessus des portes, de grandes constructions massives, à plusieurs étages, auxquelles on donne le nom de miradors, étaient munies d'énormes canons. Ceux de la porte Ouest étaient particulièrement remarquables; c'étaient

de magnifiques pièces en bronze, très ornementées et tout à fait analogues aux canons du temps de Louis XIV qui bordent le jardin de l'Hôtel des Invalides.

Le mirador de la porte centrale de Sien-Men avait été complètement brûlé et démoli. Plusieurs autres avaient plus ou moins souffert. Dans certains d'entre eux, les embrasures ménagées dans la muraille étaient fermées par des volets en bois peints en noir avec des ronds gris-clair, de sorte que de loin on pouvait prendre ces cercles pour des gueules de canon.

D'immenses portes en bois très épaisses et extrêmement lourdes permettaient d'assurer la continuité de l'obstacle. Mais une herse en bois de faibles dimensions, et tombant de vétusté, fermait seule au point D la voûte sous laquelle passe le petit cours d'eau qui traverse Pékin.

C'est par cette voûte que les troupes européennes, après être entrées dans la ville chinoise en en pétardant les portes, pénétrèrent dans la ville tartare.

D'autres troupes, paraît-il, entrèrent aussi à peu près au même moment par la porte Est, après avoir fait sauter la grande porte en bois au moyen d'explosifs.

La magnifique muraille de Pékin, qui aurait pu présenter un obstacle des plus sérieux aux troupes d'attaque, fut ainsi enlevée moitié par surprise et moitié de vive force, par suite de la négligence et de l'impéritie des défenseurs.

La ville chinoise.

La ville chinoise présente le même aspect général que la ville tartare; mais ses rues ont un tracé moins régulier. L'écoulement des eaux n'étant pas assuré dans la partie sud, les pluies abondantes de l'été y produisent de vastes marécages.

Les deux principales curiosités de la ville chinoise sont le temple du Ciel et le temple de l'Agriculture.

Le temple du Ciel comprend un immense enclos de 1.700 mètres de long sur 1.650 mètres de largeur. Après avoir

franchi l'unique porte qui y donne accès, on se trouvait dans une vaste prairie aux extrémités de laquelle les *siks* (soldats indiens de l'Angleterre) avaient établi le campement de leurs chevaux.

On traversait ensuite une très belle futaie percée d'allées fort bien entretenues, et l'on apercevait vers la gauche une construction monumentale terminée en forme de coupole.

La grande rotonde qui constitue le temple du Ciel s'élève au-dessus d'un vaste perron circulaire en marbre blanc. A l'intérieur, la voûte du temple est soutenue par de belles colonnes dorées. La grande élévation de la coupole, qui est magnifiquement décorée, produit un effet des plus imposants. Le temple du Ciel paraît être, sous le rapport de l'architecture, le monument le plus remarquable de Pékin.

L'Empereur, qui, officiellement, protège toutes les religions, se borne à s'incliner dans les pagodes bouddhistes et taoïstes. Il se prosterne au temple de Confucius et au temple du Ciel.

Le temple de l'Agriculture comprend un enclos un peu moins large, mais aussi long que le temple du Ciel. L'intérieur est, de même, occupé par de vastes prairies et de belles plantations d'arbres. Les bâtiments ne présentent rien de remarquable.

L'Empereur, chaque année, au printemps, se rend dans cet enclos avec une suite nombreuse. Il y trace plusieurs sillons avec une petite charrue légère. Puis les princes et les grands dignitaires, conduisant d'autres charrues du même genre, continuent à labourer le sol. Enfin de vieux paysans, laboureurs de profession, achèvent le travail. Les grains récoltés à l'automne sont précieusement conservés et servent exclusivement aux offrandes.

Cette cérémonie annuelle a pour but de montrer au peuple l'importance que l'autorité suprême attache à l'agriculture. Il ne semble pourtant pas que les travaux des champs soient dirigés en Chine d'une façon bien remarquable. La banlieue de Pékin est certainement très cultivée, et au printemps elle est couverte de travailleurs ; mais on n'y voit aucun

instrument tant soit peu perfectionné ; tous les outils sont rudimentaires. La sécheresse étant très grande une partie de l'année, les paysans ont creusé des puits dans un grand nombre de champs, et ils sont obligés d'arroser leurs terres ; les moyens de puisage sont enfantins, et réduits généralement à un seau disposé à l'extrémité d'une perche.

L'habileté attribuée aux Chinois par certains auteurs dans les travaux de culture paraît donc, à première vue, avoir été fort exagérée.

La ville chinoise n'a pas été épargnée lors de l'insurrection des Boxers. Tout un quartier, situé à l'ouest de la rue centrale, à proximité de la ville tartare, a été, à cette époque, réduit en cendres.

Cette ville est entourée sur ses faces Est, Sud et Ouest par un rempart moins élevé que celui de la ville tartare. Un ressaut de près de 4 mètres de hauteur sépare ces deux murailles aux points où elles se rencontrent, de façon à permettre la défense de la fortification tartare, même après la prise de la ville chinoise.

CHAPITRE II

ARRIVÉE ET INSTALLATION DES TROUPES

Les troupes du corps expéditionnaire français, dès leur arrivée à Tongkou, à la fin de septembre ou au commencement d'octobre 1900, étaient embarquées en chemin de fer, et conduites à Tien-Tsin.

Sur le trajet, toutes les stations et même tous les villages voisins étaient réduits en cendres. On n'apercevait de loin en loin que quelques campements de cosaques disséminés le long de la ligne pour en assurer la garde.

La grande gare de Tien-Tsin était aussi entièrement détruite, ainsi du reste que la plus grande partie de la concession française, dont presque toutes les toitures étaient effondrées.

Lorsque, à la fin d'octobre, une partie des troupes récemment arrivées reçurent l'ordre d'aller renforcer la garnison de Pékin, elles ne purent être transportées par voie ferrée que jusqu'à la station de Yan-Tsoun. Le grand pont du chemin de fer existant en ce point avait en effet été détruit par les Boxers, ainsi que tous les ponceaux situés sur la ligne entre Yan-Tsoun et Makiapou, station terminus aux environs de Pékin.

La réparation de la voie, entreprise par les Russes, les Anglais, les Allemands et les Japonais, exigea plusieurs mois de travail.

En attendant, les divers détachements se rendaient à Pékin en suivant la route, qui était dans un état déplorable et qui présentait en certains endroits des rampes extrêmement rapides.

On couchait la nuit dans les gîtes d'étapes d'Ho-Siou, Makatchouang et Toun-Tchéou, qui étaient gardés par des

compagnies d'infanterie coloniale, et où les troupes trouvaient des vivres pour le soir et la matinée du lendemain.

Après avoir quitté la grande ville de Toun-Tchéou, qui était en partie brûlée et à peu près déserte, on arrivait au pont de Palikiao, sur lequel la route traverse le canal de Pékin au Péiho. C'est en cet endroit que le corps expéditionnaire français du général Cousin Montauban et la petite armée anglaise mirent en déroute, en 1860, l'armée chinoise qui cherchait à leur barrer le passage.

De ce point, deux routes conduisent à Pékin; elles aboutissent l'une à la porte Est de la ville tartare, et l'autre à la porte Nord-Est de la ville chinoise. C'est ce dernier chemin que suivaient la plupart des colonnes.

Comme le terrain est très plat, et qu'un grand nombre d'arbres sont disséminés dans les champs, il était impossible de voir de loin la muraille de Pékin. En l'apercevant tout à coup, on la trouvait d'autant plus colossale qu'on était plus brusquement dominé par sa masse imposante et par ses hauts créneaux qui se détachaient sur le ciel.

Avant d'atteindre la porte de la ville, on trouvait tout à proximité un poste d'infanterie coloniale, dont un homme avait pour mission de servir de guide aux arrivants.

A l'entrée de la ville chinoise, un poste russe rendait les honneurs. Le chemin longeait ensuite jusqu'à la porte Ha-Ta-Men le pied extérieur de la haute muraille de la ville tartare. Sur ce parcours, pas un être vivant n'apparaissait. La solitude et le silence étaient absolus.

Après avoir franchi la porte Ha-Ta-Men, on entrait enfin dans la ville tartare.

La rue était bordée de maisons basses, aux façades ornées de bois découpés, alternant avec des habitations détruites. Quelques rares Chinois regardaient les nouveaux venus avec l'air distrait et indifférent de gens blasés sur les passages de troupes, tant ils en avaient vu déjà de toutes armes et de toutes nationalités.

Bientôt on tournait à gauche dans la grande rue qui mène vers le palais impérial, et l'on passait tout près du quartier

des Légations, dont les murs en ruines dominaient les maisons chinoises environnantes.

On longeait ensuite le palais, dont la porte était gardée par deux sentinelles japonaises; puis, après deux nouveaux crochets, on entrait dans le parc du palais des Ancêtres, et enfin on arrivait à l'Hôtel des Vers à soie, où était installé le quartier général de la brigade, et où l'on trouvait les renseignements nécessaires pour le cantonnement des troupes.

Depuis l'entrée dans la ville chinoise jusqu'à l'Hôtel des Vers à soie, on avait eu à parcourir 7 kilomètres dans l'intérieur de Pékin. Sauf aux abords de la porte Ha-Ta-Men, on avait trouvé partout une solitude complète. La grande ville semblait avoir été presque entièrement abandonnée par ses habitants.

Cependant, les troupes arrivaient de plus en plus nombreuses. Les 17^e et 18^e régiments d'infanterie coloniale avaient vu leurs effectifs renforcés. L'artillerie comprenait quelques batteries et un établissement destiné aux réparations. Le commandement du génie de la brigade avait été organisé; le train des équipages était représenté par deux compagnies. Le service des étapes et le service de la remonte s'étaient installés à leur tour; les services administratifs et le service de santé avaient été complétés.

L'hiver approchait. Il fallait organiser les cantonnements en toute hâte pour mettre les troupes à l'abri des grands froids, qu'on disait être très rigoureux à Pékin pendant plusieurs mois de l'année.

Le commandant du génie de la brigade avait sous ses ordres immédiats la demi-compagnie de sapeurs-mineurs 9/4 (1), forte de 110 hommes, et remplissait en outre, avec l'aide d'un officier d'administration gérant (2) les fonctions de chef du génie. Il pouvait donc, d'une part, comme commandant de troupes, faire exécuter les travaux par les sapeurs, et, d'autre part, grâce à ses attributions administra-

(1) Capitaine Barthe, commandant la compagnie, et lieutenant Gilbert.

(2) M. Regnault.

lives, acheter des matériaux de construction et payer des ouvriers indigènes, dont le travail était dirigé par les gradés de la compagnie du génie. Le service était ainsi réglé de la manière la plus rationnelle, et l'on ne saurait concevoir une organisation mieux appropriée aux circonstances.

Dès la constitution de la chéfferie, les ordres du commandement et les demandes directes y affluèrent.

On put heureusement se procurer assez vite un interprète, et, avec son concours, acheter des planches pour la création des lits de camp, des bois de dimensions courantes, de la chaux, des pointes, etc. Les différents corps envoyaient chercher, sur des bons signés des officiers de casernement, les matériaux dont ils avaient besoin pour organiser eux-mêmes leur installation. Des outils leur étaient prêtés en cas de besoin.

Les sapeurs de la compagnie 9/4, qui étaient en majorité des ouvriers d'art, menuisiers, maçons, ouvriers en fer, etc., étaient chargés des travaux les plus délicats.

Cependant, les besoins augmentaient chaque jour. L'ordre avait été donné de créer un hôpital militaire dans l'ancien Pétang, et de préparer le logement et les bureaux du général en chef et de ses officiers d'ordonnance. Il devenait indispensable de recourir à la main-d'œuvre indigène. Au début, aucun Chinois, par crainte sans doute, ne consentait à venir travailler à la chefferie.

Enfin, un ouvrier charpentier accepta de venir faire quelques aménagements. Il fut bien traité et amena bientôt quelques-uns de ses camarades. Peu à peu l'équipe s'accrut et l'on put se procurer un nombre d'ouvriers suffisant.

Le charpentier chinois qui avait le premier consenti à venir travailler pour le service du génie avait été chargé, dès le début, de payer lui-même les aides qu'il amenait avec lui; il se trouvait ainsi traité comme un entrepreneur. Mais on reconnut promptement l'inconvénient de cette manière d'agir, par suite du retard qu'il mettait à régler ses

ouvriers, et l'on décida de payer directement tous les hommes en régie.

La paye avait lieu deux fois par semaine. Tous les hommes, après le travail, étaient amenés à la chefferie par les sous-officiers et caporaux chefs d'équipe. Ils étaient groupés par profession et alignés sur deux rangs devant le bureau.

Tout d'abord, les sous-officiers, qui avaient pris sur leur carnet les noms des ouvriers chinois, d'après les renseignements fournis par les interprètes, firent l'appel à haute voix. Mais ils écorchaient, paraît-il, les noms d'une manière si comique, qu'ils provoquaient, chaque fois, l'hilarité de tous les assistants et l'explosion d'une joie par trop débordante. Il fallut renoncer à ce mode d'opérer.

On donna alors aux ouvriers de petites plaquettes en bois mince de quelques centimètres carrés, portant un numéro et munies d'un cordon, de façon que chaque homme portait sa plaque suspendue à son cou comme une médaille.

Les ouvriers se rangeaient dans l'ordre de leurs numéros, et se présentaient successivement en silence à l'officier d'administration gérant, qui effectuait les paiements en présence des interprètes, d'après les relevés de journées établis par les chefs d'équipe sous le contrôle des officiers.

Lorsqu'une contestation se produisait, l'ouvrier qui prétendait ne pas recevoir son compte était mis à l'écart avec ceux de ses camarades dont il désirait invoquer le témoignage.

Puis, lorsque la paie était terminée, les officiers de la chefferie examinaient la difficulté, faisaient appeler les sous-officiers ou soldats chefs de chantier, s'éclairaient des dépositions des autres ouvriers indigènes, puis tranchaient la question avec la plus complète impartialité.

Les ordres les plus formels avaient été donnés pour qu'aucun soldat du génie ne brutalisât les ouvriers chinois. Un sapeur, ayant au début contrevenu à cette prescription, fut frappé d'une punition sévère. Le fait ne se renouvela plus.

Les ouvriers indigènes étaient, en somme, traités avec équité et bienveillance. Aussi, au bout d'un certain temps,

se présentèrent-ils en très grand nombre. Chaque matin, avant l'heure du travail, on trouvait devant le poste du cantonnement du génie deux fois plus d'ouvriers qu'on ne pouvait en employer. Ceux qui n'étaient pas choisis s'en allaient paisiblement, sans récriminations, et se dirigeaient vers d'autres services ou vers d'autres corps expéditionnaires pour tâcher de s'y faire embaucher.

Tous ces ouvriers chinois ne donnaient lieu, du reste, à aucune plainte; ils travaillaient sans bruit, consciencieusement, du matin au soir.

Les manœuvres étaient toujours prêts à exécuter toutes les besognes, même les plus pénibles, même les plus répugnantes, sans jamais montrer la moindre hésitation, ni manifester le moindre dégoût.

Les ouvriers en bois, charpentiers et menuisiers, qui travaillaient avec leurs propres outils, apportés chaque jour dans une hotte, faisaient preuve d'une adresse et d'une habileté professionnelle consommées. D'eux-mêmes, ils prenaient les mesures des cloisons, faisaient les tracés sur les madriers avec des cordelettes trempées dans l'encre de Chine et confectionnaient pour les logements d'officiers des portes à panneaux très soignées, comprenant des châssis à embrèvements avec planches à rainures et languettes. On ne devait pas toutefois chercher à les presser dans leur besogne, car ils ne savaient pas donner ce qu'on appelle en France un coup de collier; ils travaillaient bien, avec beaucoup de soin, mais à condition de consacrer régulièrement à chaque ouvrage tout le temps nécessaire pour le parfaitement exécuter.

Le fait suivant montrera à quel degré d'habileté l'ouvrier chinois est susceptible de parvenir.

Lorsque le cimetière français eut été créé près des magasins impériaux, on y transporta les corps de cinquante officiers ou soldats environ, tués ou morts de maladies, soit pendant le siège, soit durant l'occupation.

Le commandement ayant décidé de placer une dalle avec inscription sur chaque tombe, on commanda immédiate-

ment les pierres nécessaires, qui furent apportées sur place, toutes taillées aux dimensions prescrites.

Mais il y avait impossibilité à faire graver, dans un laps de temps suffisamment court, les inscriptions habituelles, indiquant les nom, prénoms, âge, grade, corps de troupe, etc., par l'unique tailleur de pierres de la compagnie du génie.

On fit alors tracer les inscriptions au crayon par des sapeurs, et ciseler les lettres par des ouvriers chinois. Le travail fut fait avec une perfection telle qu'il était impossible de reconnaître que la gravure avait été exécutée par des hommes ignorants de l'alphabet français.

Il convient d'ajouter que les ouvriers indigènes ne se grisaient jamais, et que tous faisaient preuve, vis-à-vis des gradés, non seulement de la plus grande soumission, mais encore de sentiments de déférence très marqués.

Aussi les officiers de la chefferie ont-ils gardé un excellent souvenir de la docilité et de l'application au travail des nombreux ouvriers chinois qu'ils ont eu à employer à Pékin.

CHAPITRE III

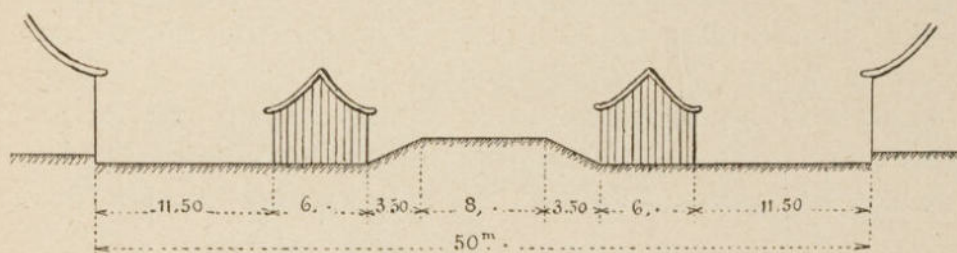
ASPECT DE LA VILLE PENDANT L'OCCUPATION

Lors de l'arrivée des divers corps expéditionnaires, à la fin d'octobre 1900, la ville de Pékin, comme on l'a dit plus haut, paraissait presque inhabitée.

Un très grand nombre de familles chinoises avaient dû, en effet, s'enfuir pendant les terribles événements des mois de juillet et d'août.

Il n'y avait guère qu'une rue qui fût un peu fréquentée et où l'on pût trouver quelques maigres ressources. C'était la grande voie Nord-Sud, qui aboutissait à la porte Ha-Ta-Men. Encore ne présentait-elle un peu d'animation que vers son milieu, sur 100 mètres environ de longueur.

Cette rue, qui peut avoir une cinquantaine de mètres de largeur totale, comprend une chaussée assez étroite, non empierrée, sillonnée de profondes ornières, et sur laquelle les voitures chinoises peuvent tout juste se croiser (voir le croquis ci-dessous).



La chaussée domine de 1 mètre à 1^m,50 en moyenne les bas-côtés, avec lesquels elle est reliée, de distance en distance, par des rampes assez rapides. Les allées latérales, qui sont analogues à des trottoirs, ont leur largeur presque partout réduite par la construction de petites baraques en Pékin.

bois ou en briques analogues à celles qui sont autorisées sur les boulevards de Paris au moment du jour de l'an.

Le reste des bas-côtés aurait dû tout au moins servir à la circulation. Mais de petits marchands, des enfants parfois, venaient dès le matin étaler, près des maisons, des nattes ou des tapis sur lesquels ils exposaient et mettaient en vente les objets les plus variés. Par suite, les promeneurs ne pouvaient plus passer que dans l'espace assez étroit compris entre ces modestes étalages et les baraques voisines de la chaussée médiane.

Toutes les boutiques situées le long des bas-côtés étaient fermées.

Sur les volets de quelques-unes d'entre elles, à l'extérieur, étaient accrochés de riches vêtements et des étoffes de soie aux couleurs brillantes, garnies pour la plupart de fines broderies.

Cet ensemble de baraques et d'objets exposés, soit à terre, soit aux murs des maisons, constituait ce qu'on appelait le « marché japonais », d'après le nom du corps expéditionnaire qui administrait le quartier.

C'est là que les officiers nouvellement arrivés et ceux qui étaient de passage dans la ville venaient acheter quelques curiosités ou souvenirs, là aussi que les caporaux d'ordinaire et les ordonnances faisaient leurs emplettes pour compléter, par quelques provisions supplémentaires, les vivres distribués par l'administration.

Les prix étaient élevés. Après avoir plus ou moins marchandé, on payait encore largement.

Les marchands faisaient d'excellentes affaires. Ils se sentaient protégés par le passage continu de petites patrouilles de soldats japonais. L'ordre, du reste, n'était jamais troublé.

Aussi le nombre des Chinois qui se mirent à faire du commerce augmenta-t-il avec une rapidité inouïe.

Dès le mois de février, le marché, d'abord si restreint, s'étendait presque jusqu'à la fortification au nord, et à proximité de la rue des Légations au sud; il atteignait ainsi plus de 4 kilomètres de longueur. Il avait débordé en outre dans

les rues latérales, où il se développait chaque jour davantage.

Les petites baraques étaient maintenant toutes occupées. Les boutiques longeant les bas-côtés des rues étaient pour la plupart ouvertes, et laissaient voir les étalages à travers les vitrages des façades.

La foule, dans tout ce quartier, devint si compacte qu'on avait peine à se frayer un chemin, et qu'on ne pouvait circuler que très lentement.

Le spectacle était, du reste, des plus curieux.

Les baraques construites entre la chaussée et les bas-côtés étaient de mieux en mieux garnies; elles se succédaient en outre dans l'ordre le plus inattendu.

Ici, c'était une boutique de jouets d'enfants : chevaux en carton, petites voitures à deux roues, palanquins minuscules, poupées, etc.

Là, une boucherie, sur le côté de laquelle étaient attachés quelques moutons vivants. L'un d'eux venait d'être égorgé; il gisait étendu sur le sol, la tête presque séparée du corps, le sang coulant de la blessure béante. De l'autre côté, des baquets pleins d'eau renfermaient des boyaux, des cervelles baignant pêle-mêle. Le boucher, à moitié couvert de sang, débitait derrière le comptoir sa marchandise aux acheteurs.

La baraque voisine était occupée par un joaillier, qui exposait dans de larges vitrines des bracelets d'argent, des épingles à cheveux en métal doré, des ornements de coiffure très ouvragés, des bagues pour les dames chinoises, et aussi des bagues de pouce pour les hommes. La plupart de ces dernières bagues sont creuses et renferment un anneau en bois odoriférant.

Le marchand suivant avait sa boutique remplie de cerfs-volants aux brillantes couleurs, dont quelques-uns atteignaient jusqu'à 1^m,50 de haut. Ces appareils, confectionnés en osier et en fort papier, avaient généralement des formes concaves qui devaient faciliter l'action du vent; on en voyait fréquemment dans les rues de Pékin, qui se maintenaient

parfaitement dans les airs, bien que tenus par de tout jeunes enfants.

Puis c'étaient des marchands de volailles, des marchands d'étoffes, des marchands de vases en émail cloisonné, des marchands de fruits et de légumes, et ainsi de suite pendant plusieurs kilomètres de longueur.

Les étalages, faits à terre sur des nattes ou des tapis, retenaient autant l'attention.

On y trouvait par exemple des livres chinois, dont quelques-uns renfermaient des gravures curieuses, des livres de botanique avec des croquis innombrables de feuilles et de fleurs, des livres de géométrie dont les figures étaient du reste d'une simplicité enfantine, des livres de médecine qui contenaient tous l'image d'un corps humain parsemé de petits cercles. L'emplacement de chaque cercle indique le point où l'on peut sans danger enfoncer une longue aiguille, afin d'activer, dit-on, en cas de besoin, la circulation du sang. Ce genre d'opération, qui porte le nom d'acupuncture, est pratiqué en Chine depuis les temps les plus reculés, et, d'après divers témoignages, il serait susceptible d'exercer une influence salutaire dans certaines maladies.

La natte voisine était garnie de clous, de ferraille, et d'une kyrielle de cadenas en cuivre, neufs ou d'occasion, cadenas dont le système intérieur est des plus ingénieux, mais qui présentent le grave défaut de s'ouvrir tous indistinctement avec la même clef.

Sur le tapis étendu à côté étaient rangés avec le plus grand soin des chaussures de toute espèce, et notamment des souliers de femmes tartares, munis en leur milieu d'une espèce de talon qui avait parfois jusqu'à 10 centimètres de hauteur.

Puis c'étaient de petites tabatières en porcelaine, des pipes à opium, des étriers ornés d'émaux cloisonnés, etc., etc.

Tous ces marchands en plein vent, marchands d'occasion pour la plupart, demandaient aux étrangers, pour les moindres objets, les prix les plus fantastiques. Aussi les transactions donnaient-elles lieu aux plus étonnants marchan-

dages. Telle étoffe brodée, dont le premier prix avait été de 25 piastres, était laissée pour 3 ou 4. Vendeurs et acheteurs avaient fini par s'habituer à ces prix surfaits. C'était presque un usage courant pour les Chinois de demander cinq à six fois la valeur des objets, et pour les amateurs de faire leurs offres en conséquence.

Les magasins qui bordaient la grande rue du marché japonais, et qui s'étaient peu à peu ouverts, étaient tenus par des commerçants plus sérieux.

Ici on trouvait tout un assortiment de magnifiques porcelaines, réparties dans plusieurs salles successives; là de très beaux cloisonnés, des vases anciens de grande valeur; plus loin des fourrures de prix, des étoffes de soie brodées de fleurs et de papillons d'une finesse exquisite; plus loin encore des ivoires sculptés avec une délicatesse inimaginable; puis des tableaux, des portraits, des albums de dessin, etc., etc.

Les marchands qui tenaient ces magasins étaient tous d'une extrême politesse. Dès qu'un officier entrait avec son interprète, on s'empressait de lui apporter une chaise et une petite table sur laquelle était déposée une minuscule tasse de thé non sucré. A peine la tasse était-elle vide, qu'elle était remplacée par une autre tasse semblable. Quelques-uns des commerçants poussaient même l'amabilité jusqu'à demander au visiteur de quel pays il était, et quel âge il avait; ce qui est une manière de montrer l'intérêt que l'on porte à son interlocuteur. Puis les commis du magasin s'empressaient d'apporter et de montrer tous les objets de l'espèce qu'on avait indiquée, avec une patience et une persévérance sans égales.

Inutile d'ajouter que, dans des magasins semblables, on ne devait pas marchander, ou du moins ne demander que de faibles abaissements de prix, qui souvent du reste étaient accordés de fort bonne grâce.

En dehors de cette foule de commerçants, qui formaient la base et la partie sérieuse du marché japonais, un grand nombre d'industries accessoires se développaient chaque jour

dans les intervalles qui existaient de distance en distance entre les petites baraques.

Ici, c'était un conteur populaire assis à une petite table, devant laquelle étaient disposés une série de bancs pour les assistants. Le tout était recouvert d'une grande toile soutenue par quelques perches. Le narrateur racontait des histoires sans discontinuer, cherchant à intéresser et à distraire son public le mieux possible, et, à cet effet, abordant tous les sujets d'actualité. Dans un pays où les journaux sont peu répandus et ne sont jamais colportés dans les rues, les gens de cette profession exercent forcément une action puissante sur l'esprit du peuple. Un enfant faisait la quête de temps à autre.

A côté, un petit marchand faisait frire, dans une grande bassine, des sauterelles qu'il vendait dans des cornets de papier.

Un peu plus loin, sur une table pliante, était disposé un phonographe, qu'un Chinois faisait entendre aux amateurs pour quelques sapèques.

En maints endroits, des coiffeurs s'installaient en plein air; ils rasaient tout d'abord la figure et le bord de la tête de leurs clients, puis peignaient, lissaient, nattaient la chevelure et terminaient la tresse par deux cordons de soie qui en augmentaient encore la longueur.

Au début, on ne pouvait se procurer aucun moyen de transport. Mais, à la fin de l'hiver, la situation était bien différente. Partout se trouvaient des stations de pousse-pousse, presque tous conduits par deux Chinois. L'un d'eux courait dans les brancards; l'autre suivait, la main appuyée sur l'arrière de la petite voiture, pour empêcher qu'elle ne versât dans les ornières ou les nombreuses fondrières qu'il fallait traverser.

La nécessité de pouvoir circuler rapidement se faisait du reste d'autant plus sentir que la vie était devenue plus intense dans tout l'intérieur de la grande ville. En dehors du marché japonais, d'autres marchés analogues s'étaient ouverts dans un grand nombre de quartiers. Un des plus fréquentés se

trouvait dans la grande rue Nord-Sud, située au nord du palais des Ancêtres, un autre dans la longue artère qui aboutit à la porte Chou-Tche-Men, un troisième dans la rue qui conduit à la porte de l'Ouest sur le secteur français, un quatrième dans la grande rue centrale de la ville chinoise.

Partout le nombre des marchands allait en croissant ainsi que la foule des acheteurs.

Sur tous ces marchés on trouvait le même genre d'objets et de provisions que sur le marché japonais. Mais on y rencontrait moins de curiosités et de pièces rares. En revanche, les prix y étaient relativement moins élevés.

Un grand nombre de boutiques s'ouvraient aussi dans les différentes rues de la ville.

L'une d'elles, qui se trouvait tout à proximité du marché japonais, mérite une mention particulière.

De la rue on apercevait à l'intérieur du magasin un énorme cheval, et tout au fond une voiture chinoise à deux roues. Le cheval et la voiture étaient en carton; ils étaient destinés à être brûlés pour les funérailles de quelque riche Chinois. On trouvait aussi des servantes en carton, revêtues d'habits en papier, les unes de grandeur naturelles, les autres de demi-grandeur, suivant le prix que le client voulait y mettre. Pour les enterrements très modestes, on pouvait se procurer des objets de faibles dimensions, tels que des objets de toilette, de petites savonnettes, etc. Ce que la boutique renfermait surtout à profusion, c'étaient des feuilles de papier sur lesquelles étaient figurées des pièces d'argent ou d'or, des rondelles de carton argenté portant les mêmes inscriptions que des piastres véritables, des lingots de carton argenté ou doré représentant fictivement des sommes considérables.

Tous ces objets étaient destinés à être brûlés sur la tombe de parents ou d'amis, soit au moment de l'enterrement, soit aux dates anniversaires.

Par suite d'une superstition qui remonte aux temps les plus reculés, les Chinois, ou du moins les gens du peuple, pensent que les objets ainsi réduits en cendres pourront être utiles aux morts. Cette croyance naïve semble avoir perdu beau-

coup de crédit, si on en juge d'après l'opinion des trois interprètes de la chefferie, dont deux étaient païens et l'autre chrétien. Néanmoins, il s'agit ici d'un usage invétéré, absolument entré dans les mœurs et auquel tous les Chinois, à quelque rang de la société qu'ils appartiennent, sont obligés de se conformer, sous peine d'être disqualifiés comme manquant aux devoirs de la piété filiale.

La morale de Confucius est presque exclusivement en honneur dans les classes élevées. Le taoïsme et le bouddhisme paraissent être l'objet d'une indifférence générale. La religion chrétienne est peu répandue. Les religions mahométane et juive n'existent dans certains villages qu'à titre tout à fait exceptionnel.

Un seul culte est réellement vivant en Chine : le culte des ancêtres, qui a sa base dans l'amour de la famille et le respect des parents, mais qui malheureusement se manifeste par des pratiques superstitieuses indignes d'un peuple tant soit peu réfléchi.

Une des raisons qui contribua à augmenter l'affluence de la foule sur les marchés fut le temps radieux qui persista presque sans interruption durant tout l'hiver. La pluie ne tomba pas une seule fois du mois de novembre au mois d'avril, et la terre ne fut, à deux reprises différentes, couverte que d'une couche peu épaisse de neige qui fondit en quelques jours.

Le ciel était en permanence sans nuage, d'une limpidité parfaite et d'un bleu azuré qui rappelait les beaux ciels du midi de la France et de l'Italie. Les nuits étaient très froides; mais souvent, dans l'après-midi, le sol dégelait un peu sous les rayons encore chauds d'un soleil resplendissant.

On ne souffrait réellement de la rigueur de la température que par les grands vents qui revenaient tous les dix jours environ avec une régularité surprenante, et qui duraient généralement quarante-huit heures. Ces vents du Nord, qui avaient traversé les immenses plaines couvertes de neige de la Sibérie et de la Mandchourie, étaient d'un froid glacial,

et en même temps d'une violence inouïe. Aussi ne pouvait-on y résister qu'en se couvrant de fourrures.

Presque tous les Chinois, même les ouvriers et les gens du peuple, avaient simultanément une robe, une casaque, et un manteau doublés de peaux de mouton, de telle sorte qu'ils se trouvaient porter ainsi trois fourrures superposées.

Ce qui rendait la circulation particulièrement pénible, c'était l'aveuglante poussière qui remplissait toute la ville, et qui provenait de ce qu'aucune rue n'est macadamisée ni entretenue. Les Chinois se protègent les yeux avec de grosses et larges lunettes. Les étrangers sont obligés de prendre aussi de sérieuses précautions pour éviter les ophtalmies que l'abondance de la poussière rend fréquentes et dangereuses.

En dehors de ces jours de bourrasque, où la circulation dans Pékin était bien réduite, il convient de citer encore le premier jour de l'an chinois, et les jours suivants où les transactions sont à peu près complètement suspendues. En Chine, on ne connaît pas le repos du dimanche; tous les jours sont uniformément des jours de travail; mais, à l'époque de la nouvelle année chinoise, qui se trouve au mois de février, les commerçants et les ouvriers prennent le plus longtemps possible un repos complet. C'est ainsi que le marché japonais et les autres marchés de la ville furent absolument fermés et déserts le premier jour de l'année et qu'ils demeurèrent très peu animés pendant les jours suivants. Les ouvriers les plus pauvres et les petits commerçants sont obligés de reprendre promptement leur vie de travail. Les gens qui ont quelque aisance se permettent un repos plus prolongé. En somme la ville de Pékin ne reprend son aspect et son animation habituels qu'au bout d'une quinzaine de jours.

Les ordres du commandement portaient au début que les officiers ne devaient sortir qu'armés de leur sabre et de leur revolver. Mais la tranquillité de la ville était si complète, que cette prescription tomba bientôt en désuétude. On circulait partout, en tenue, sans armes, sans que ce manque de précautions ait jamais présenté le moindre inconvénient.

Lorsqu'on se rendait ainsi sur les grands marchés avec un interprète, les Chinois vous suivaient volontiers, et prenaient intérêt à écouter le marchandage inévitable qui précédait toute acquisition. Si alors on demandait quelles réflexions faisaient ces curieux, l'interprète répondait invariablement : « Ils disent que le marchand demande trop cher. » Chose surprenante, tous ces gens non seulement ne témoignaient aucune hostilité à l'officier, mais encore étaient tout prêts à prendre parti en sa faveur contre le commerçant sans scrupule qui cherchait à l'exploiter.

Si la foule des importuns était trop considérable et devenait gênante, il suffisait de faire dire par l'interprète, qu'on désirait ne pas être suivi. Aussitôt tous ces Chinois se dispersaient sans un mot d'humeur, ni même un signe de mécontentement.

Quelques mois auparavant, le baron de Kettler, ambassadeur d'Allemagne, avait été assassiné en plein jour par la foule ameutée sur l'emplacement du marché japonais. Les Légations et le Pétang avaient été assiégés pendant sept semaines par des bandes de forcenés. Les ruines des quartiers incendiés attestaient encore la sauvagerie d'une attaque entreprise dans le but avéré d'égorger tous les étrangers.

Quand on songeait que ces événements terribles ne dataient que de quelques mois, on se demandait par suite de quelle folie, ou plutôt par suite de quelles excitations haineuses un peuple d'allures si calmes et si paisibles avait pu céder à un tel mouvement de colère, et se laisser entraîner à de pareils excès.

CHAPITRE IV

TRAVAUX PUBLICS EXÉCUTÉS PENDANT L'OCCUPATION

Avant l'insurrection de 1900, la grande ligne de chemin de fer qui conduit de Tong-Kou à Tien-Tsin et à Pékin avait son point terminus à la station de Makiapou, située à quelques kilomètres au sud de la ville chinoise. L'Empereur, en accordant la concession, n'avait pas voulu permettre que la voie pénétrât dans l'intérieur même de Pékin.

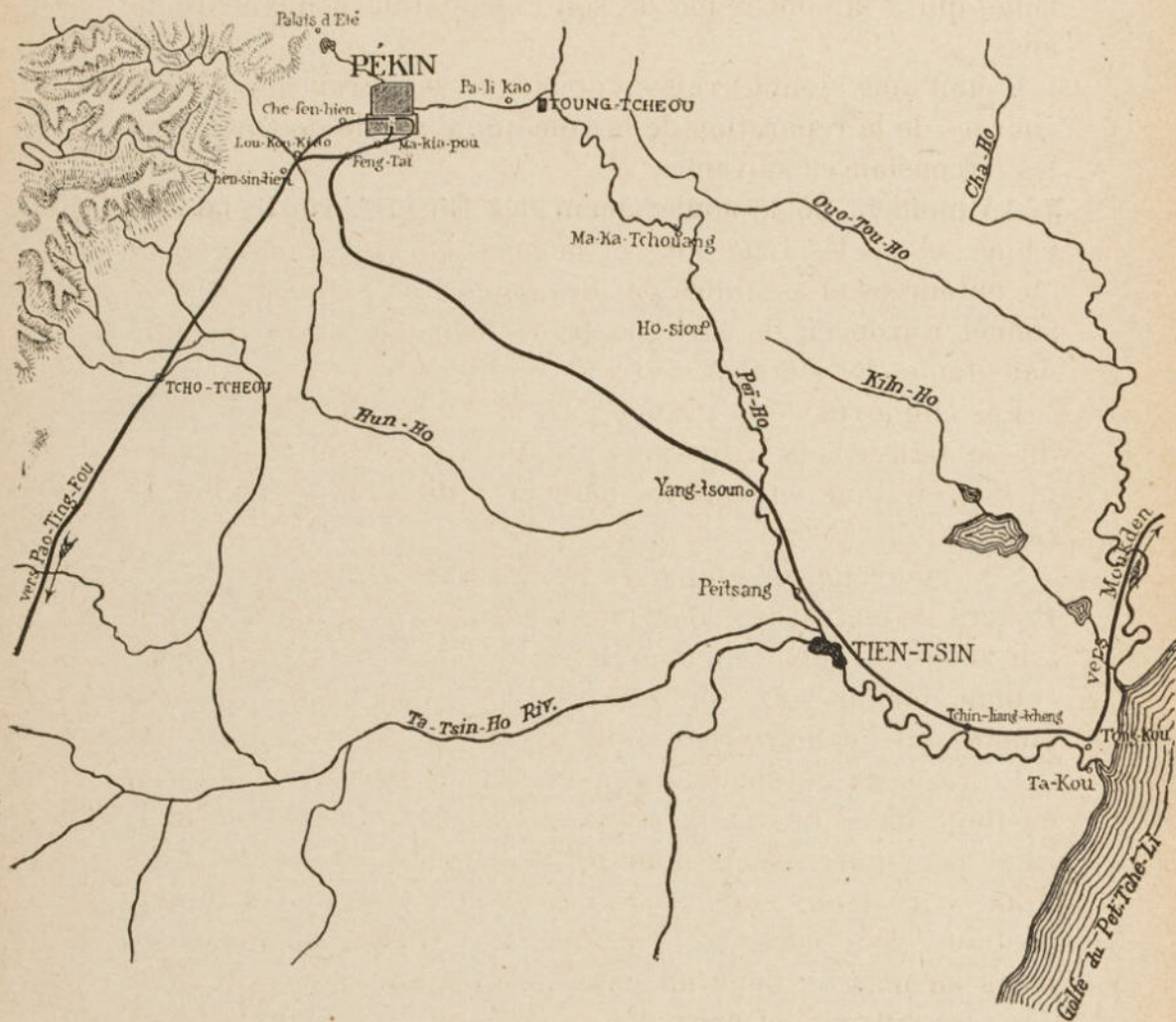
Les Anglais, qui avaient construit cette ligne, réparèrent, avec le concours des troupes de chemins de fer de diverses nations, le pont de Yantsoun sur le Peï-Ho, ainsi que de nombreux ponceaux détruits par les Boxers, remirent en état la voie dont un grand nombre de rails et de traverses avaient été enlevés, puis reprirent l'exploitation.

En outre, ils profitèrent de la liberté d'action que leur donnait le succès des troupes alliées pour prolonger la ligne jusque dans l'intérieur de la ville chinoise.

Une brèche fut faite dans la fortification de la ville, un pont fut jeté sur le fossé et le point terminus de la voie fut transféré entre le temple du Ciel et le temple de l'Agriculture.

Pendant l'exécution de ces travaux, les Français avaient entrepris la réparation de la voie de Lou-Kou-Kiao à Pao-Ting-Fou.

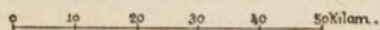
Il y avait, en effet, un grand intérêt à ce que cette ligne pût être utilisée; car la première brigade du corps expéditionnaire, composée principalement des troupes coloniales, occupait Pékin et les environs, tandis que la seconde brigade, constituée au moyen des troupes métropolitaines, était répartie entre Pao-Ting-Fou et les localités voisines de cette place.



Légende

Chemins de fer existant en 1900 : de Tong-kou à Ma-kia-pou et de Feng-Taï à Pao-Ting-Fou.
 Chemins de fer construits pendant la campagne de 1900-1901 : de Ma-kia-pou à Pékin (Temple du Ciel), de
 Ma-kia-pou à Pékin (Porte Tsien-men) et de Lou-kou-kiao à Pékin (Porte Tsien-men).

Échelle



De plus, la ligne en question avait été construite, pour le compte du gouvernement chinois, par une compagnie franco-belge qui a la concession de son exploitation pendant trente ans.

C'était une double raison pour que les Français fussent chargés de la réparation de la voie qui avait été détruite dans les circonstances suivantes :

Au moment où le soulèvement des Boxers avait éclaté en Chine, et où les Légations et la mission du Pétang avaient été entourées et assaillies par des bandes de forcenés, le personnel Européen de la ligne franco-belge avait été attaqué dans toutes les stations.

Les employés de la grande gare de Chen-Sin-Tien avaient dû se retirer aux Légations, après avoir eu un des leurs blessé, et avoir vu tous les bâtiments de la gare réduits en cendres.

Six ingénieurs ou employés furent faits prisonniers par les Boxers et massacrés. Par un raffinement de cruauté inouï, l'un d'eux fut mis à mort après avoir été contraint d'assister comme témoin aux souffrances et à l'agonie de sa jeune femme qui fut martyrisée sous ses yeux.

Le reste du personnel européen dut quitter Pao-Ting-Fou en toute hâte. Les malheureux fugitifs, au nombre de quarante personnes, comprenant des femmes et des enfants, partirent en bateau; mais ils furent bientôt attaqués et durent continuer leur route à travers champs. Enfin, après quatre jours de marche dans un pays hostile, sans cesse attaqués dans les villages, et privés de toute nourriture, ils arrivèrent à Tien-Tsin, laissant derrière eux quatre des leurs, perdus ou morts.

Après le départ du personnel du chemin de fer, tous les bandits du voisinage se précipitèrent sur les stations, qu'ils incendièrent, et sur la voie, qu'ils s'efforcèrent de ruiner de fond en comble.

On ne peut se faire une idée de l'état de dévastation dans lequel se trouvait la ligne. Sur une longueur de 110 kilomètres, tous les rails avaient été enlevés et jetés en dehors de la voie, le plus souvent au bas des talus. Les traverses

avaient disparu, ainsi que les éclisses et leurs boulons. Vingt-neuf ponts en fer et douze ponceaux avaient été plus ou moins endommagés. Certaines travées métalliques avaient leurs pièces d'appui cassées, d'autres étaient jetées du haut en bas des culées. Le magnifique pont de Loukoukiao, sur la rivière du Unho, composé de quinze arches de 30 mètres de longueur chacune et ayant par conséquent une longueur totale de 450 mètres, avait eu tous ses rouleaux de dilatation cassés et jetés dans la rivière.

La demi-compagnie de sapeurs de chemins de fer (1) fut chargée de la réparation des ouvrages d'art et eut, en outre, à faire exécuter la remise en état de la voie par la main-d'œuvre indigène concurremment avec un certain nombre des employés de la compagnie franco-belge qui étaient peu à peu revenus et avaient repris leur service sous la protection de l'autorité militaire française.

Les travaux de réfection commencèrent le 1^{er} décembre 1900. L'exploitation fut reprise sur la ligne entière le 3 février 1901.

La communication était donc rétablie entre Pékin et Pao-Ting-Fou, en passant par l'ancienne gare de Makiapou. La formation et l'expédition des trains étaient par suite subordonnées au bon vouloir des autorités anglaises qui exploitaient la gare terminus de Pékin.

Pour se soustraire à cette sujétion qui pouvait avoir de graves inconvénients, et pour assurer à la compagnie Franco-Belge une indépendance à laquelle elle aspirait depuis sa création, le général en chef, après entente avec le Ministre de France, décida la construction d'une voie entièrement nouvelle partant de Loukoukiao et aboutissant dans l'intérieur même de la ville chinoise.

L'étude de la ligne fut faite par trois capitaines de l'état-major particulier du génie (2). Les travaux furent dirigés

(1) Capitaine Guyot, lieutenant Génin.

(2) Capitaines Calmel, Belhage et Lévêque.

par ces officiers et ceux de la compagnie de sapeurs de chemin de fer, sous les ordres du lieutenant-colonel commandant le génie.

Les remblais, qui atteignaient une hauteur de 9 mètres près du pont du Unho, furent entièrement exécutés par des entrepreneurs chinois. La pose de la voie fut faite également par des ouvriers indigènes, sous la direction des gradés de la compagnie de sapeurs de chemin de fer.

Les hommes de cette compagnie furent spécialement employés à la construction de deux ponts et de quelques pontceaux en charpente, ainsi qu'à l'installation des aiguillages dans la gare intérieure voisine de la porte Sien-Men, et dans la gare des marchandises qui fut établie en dehors et à proximité du rempart de la ville.

La brèche fut ouverte dans la fortification au moyen d'un fourneau de mine chargé de 215 kilogrammes de mélinite et placé au fonds d'un puits de 4 mètres environ de profondeur. L'opération fut exécutée par quelques hommes de la compagnie du génie 9/4, sous la direction d'un officier attaché momentanément à la chefferie (1).

Tous les travaux furent payés par la compagnie franco-belge, qui se chargea également de régler les indemnités aux propriétaires chinois pour l'acquisition des terrains occupés et pour le déplacement des tombes qui se trouvèrent sur le tracé de la voie.

La ligne de Loukoukiao à Pékin, longue de 16 kilomètres, fut commencée le 16 janvier 1901. Elle donna passage au train d'essai le 13 mars et fut inaugurée le 16 mars par le général en chef, en présence des Ministres de France et de Belgique.

La voie nouvelle aboutissait à la porte Sien-Men, à quelques pas de la ville tartare, tandis que la station anglaise, située près du temple du Ciel, était éloignée de l'entrée de cette même ville de plus de 2 kilomètres et demi.

Les Anglais ne pouvaient accepter de se voir distancer de

(1) Capitaine Cambier.

la sorte. Aussi entreprirent-ils un tronçon de voie ferrée, traversant par une nouvelle brèche la muraille de la ville chinoise, longeant l'extrémité est de la ville et venant aboutir à l'est de la porte Sien-Men, en un point absolument symétrique de la gare franco-belge par rapport à l'axe de la ville.

En dehors des constructions de chemins de fer, les divers corps expéditionnaires entreprirent quelques travaux de voirie dans l'intérieur de Pékin.

Le travail de ce genre le plus important fut effectué dans le secteur français. La rue qui conduit de la porte Jaune au pont de marbre, et qui se trouvait, comme presque toutes les autres voies de la ville, dans un état déplorable, fut refaite en entier. Les terrassements furent exécutés par des détachements d'infanterie coloniale, tandis que la compagnie du génie réparait la partie dallée au moyen de ciment cédé à la chefferie par la compagnie du chemin de fer franco-belge.

Les Chinois ont pu voir, par cet exemple, ce que peut produire un travail conduit avec méthode et d'une manière suivie. Malheureusement, les ressources du corps expéditionnaire ne permettaient pas d'étendre cette opération aux autres voies du secteur, qui, toutes, sans exception, auraient eu besoin d'une réfection du même genre.

La ville de Pékin, par suite de l'incurie des autorités chinoises, est plongée pendant la nuit dans une obscurité complète. Le commandement ayant prescrit d'éclairer les rues principales du secteur français, une centaine de réverbères avec lanternes à huile y furent installés. La remise en fut faite au conseil des notables, qui fut chargé de l'allumage, mais qui, il faut le reconnaître, s'acquitta assez mal de ce soin. Heureusement les habitants, étant rentrés en grand nombre, parèrent eux-mêmes aux inconvénients de cette négligence. Chacun d'eux ayant été invité par l'autorité française à placer une lanterne devant sa maison, les rues se trouvèrent éclairées d'une manière très suffisante, et il devint possible de circuler dans la ville après la tombée de la

nuit sans se faire accompagner par des hommes porteurs de falots, comme on était contraint de le faire au début.

Bien d'autres améliorations seraient encore indispensables.

Ainsi, il faudrait réparer les égouts, dont les dalles supérieures sont souvent brisées, et qui constituent un véritable danger pour les passants. Il faudrait les nettoyer et compléter leur réseau, qui est insuffisant.

Il faudrait créer des trottoirs et assurer l'écoulement des eaux de pluie dans les caniveaux.

Il faudrait faire respecter les alignements des rues, et empêcher des baraques de se construire entre la chaussée centrale et les bas-côtés.

Il faudrait obliger les habitants à n'avoir que des fosses étanches, pour empêcher les déjections de toutes sortes d'empoisonner le sous-sol.

Il faudrait amener des eaux potables dans la ville. Les puits sont généralement contaminés et sont une cause incessante de maladies épidémiques. Une nappe d'eau très abondante coule à 5 ou 6 mètres de profondeur au-dessous du sol. Il serait, par suite, facile d'améliorer l'hygiène, en exécutant des travaux de captation et d'adduction d'eaux en amont.

La plupart de ces améliorations entraîneraient évidemment de grandes dépenses.

Il serait, par suite, nécessaire de créer des ressources, et d'assurer le bon emploi des fonds.

Pour obtenir ces résultats, il faudrait à Pékin ce qui manque à la Chine tout entière, une administration consciencieuse et éclairée.

CHAPITRE V

COMPARAISON DE PÉKIN ET DE PARIS

Les deux plans 1/80.000 ci-après montrent que Paris n'est guère plus étendu que Pékin.

La population de cette dernière ville est actuellement évaluée à 6 ou 700.000 âmes. Ce chiffre ne peut être donné, toutefois qu'à titre d'indication approximative; car les Chinois n'ont pas d'état civil, et il n'est jamais fait de recensement.

La grande différence qui existe entre le nombre des habitants des deux capitales s'explique si l'on remarque que le parc impérial, le temple du Ciel et le temple de l'Agriculture occupent des espaces immenses.

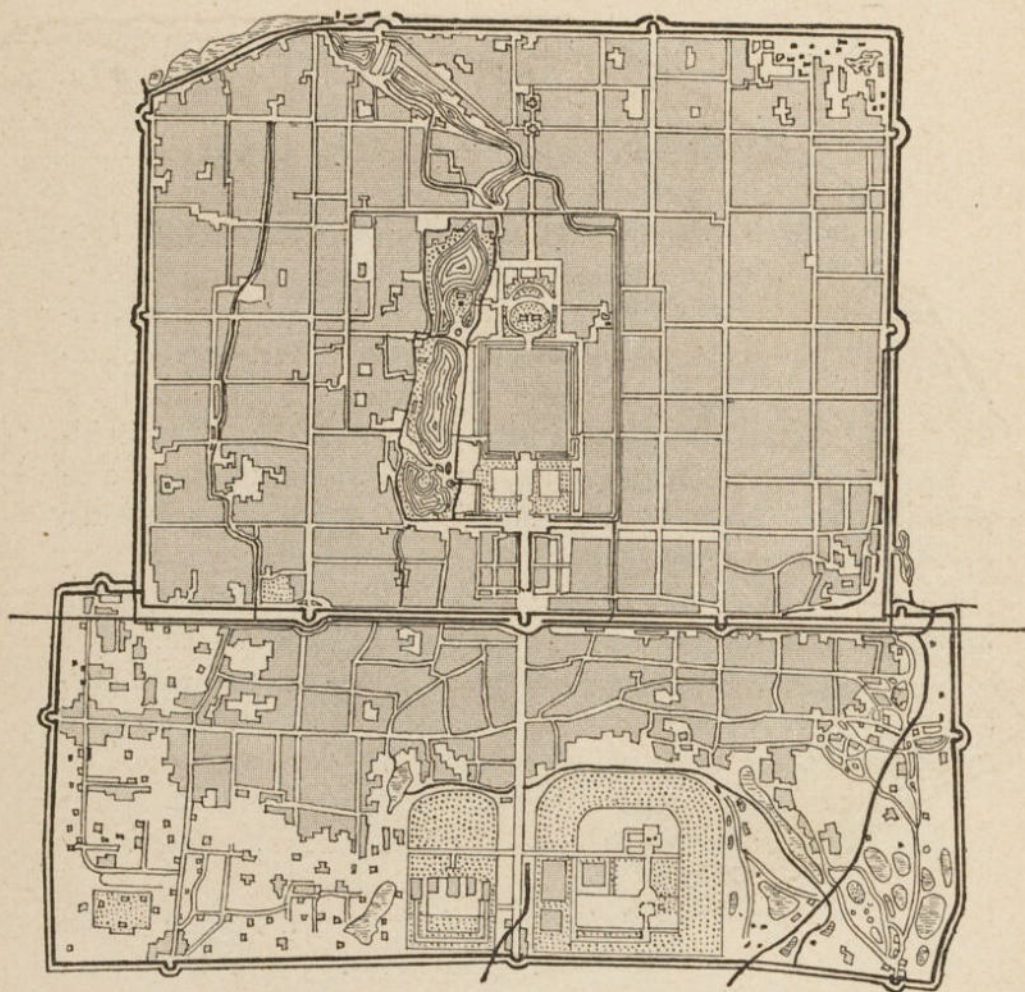
En outre, la partie sud de la ville chinoise est très peu bâtie, ainsi que l'extrémité nord-est de la ville tartare.

Enfin, toutes les habitations étant à simple rez-de-chaussée et comprenant généralement plusieurs cours, la densité de la population ne peut avoir aucun rapport avec celle de Paris, dont les maisons à nombreux étages sont entassées les unes contre les autres dans la plupart des quartiers.

Pékin a, relativement à Paris, le grand avantage d'être construit avec une extrême régularité. Presque toutes les rues sont orientées du sud au nord, ou de l'est à l'ouest. Il est, par suite, très facile de se reconnaître et de se diriger dans la ville, d'autant plus que, le ciel étant pendant la plus grande partie de l'année d'une pureté parfaite, on se trouve orienté en permanence par la position du soleil.

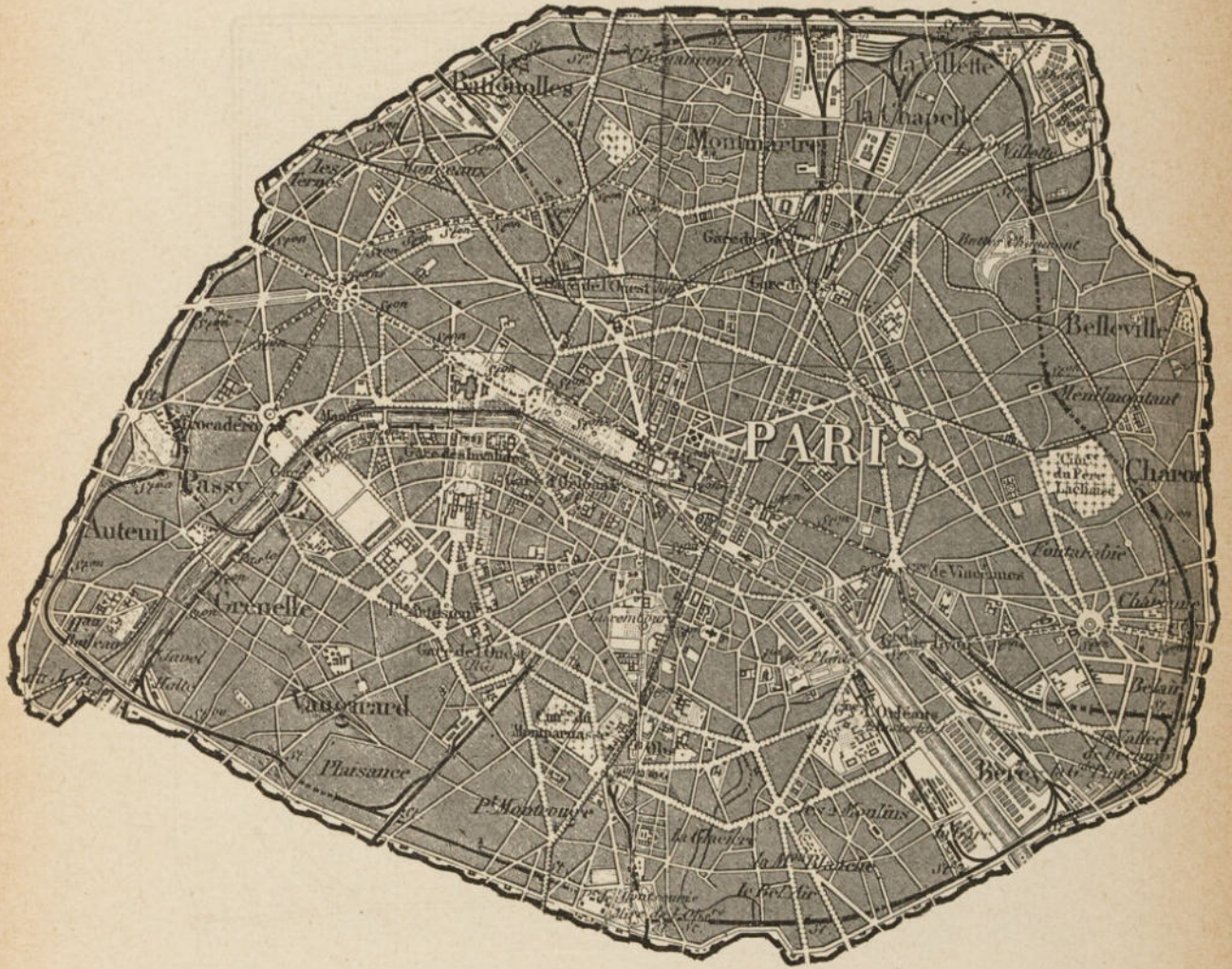
En revanche, la circulation se trouve très gênée par la présence, au milieu de la ville tartare, du palais Impérial et des murs jaunes et rouges, qui obligent à faire de très

Plan de Pékin.



Echelle au 1/80.000°.

Plan de Paris.



Echelle au 1/80.000^e.

grands détours pour se rendre du quartier de l'Ouest dans le quartier opposé.

Lorsque des souverains étrangers ou des ambassadeurs devaient être reçus par l'Empereur de Chine, on les faisait, paraît-il, entrer dans Pékin par la porte Sud de la ville chinoise, d'où ils se dirigeaient en droite ligne sur le palais impérial.

Sur ce parcours, on aperçoit d'abord, à droite et à gauche, les énormes enclos du temple du Ciel et du temple de l'Agriculture, puis on traverse la partie la mieux construite de la ville chinoise. Ensuite on franchit l'imposante fortification tartare. Puis, après avoir traversé la place où aboutit la rue des Légations, on pénètre dans les cours qui précèdent le palais et qui sont ornées de lionceaux et de colonnes de marbre de plus en plus nombreuses. Enfin on entre dans le palais impérial après en avoir franchi le fossé, qui est traversé par trois ponts de marbre ornés de très belles sculptures.

Ce long itinéraire à travers la ville de Pékin, au milieu de curiosités sans nombre, était certainement de nature à donner aux visiteurs une haute idée de l'importance du souverain à qui ils allaient rendre hommage; mais il ne saurait supporter la comparaison avec l'avenue de la Grande-Armée, l'Arc de Triomphe de l'Etoile et l'avenue des Champs-Élysées, qui constituent un ensemble unique au monde.

CHAPITRE VI

DÉPART DES TROUPES

A partir de la fin du mois de mars 1901, les vents glacés du Nord diminuèrent de violence. Le soleil reprit de la force. La température s'adoucit, puis s'éleva rapidement.

Dès le commencement de mai, la chaleur devint suffocante, et les insulations redoutables.

La sécheresse continuait à être absolue, et la poussière de plus en plus abondante. Il ne tombait pas une goutte de pluie. Aussi n'y avait-il aucune feuille aux arbres, et l'on était passé de la période du froid à celle des grandes chaleurs sans que la végétation se fût développée progressivement, comme le fait se produit au printemps dans nos climats tempérés.

Dès que les gelées eurent disparu, les Chinois commencèrent à reconstruire les maisons détruites. Le travail prit rapidement une énorme extension. Les bâtiments étaient du reste assez vite édifiés, vu qu'ils consistaient tous uniformément en de simples rez-de-chaussée.

A peine terminées, les nouvelles maisons étaient occupées; toutes celles qui se trouvaient sur les grandes rues servaient de magasins et contribuaient à augmenter l'animation toujours croissante de la ville.

Dans le quartier français, l'avenue qui conduit de la porte Jaune au pont de marbre, et à laquelle on avait donné le nom d'avenue Voyron après la réfection de la chaussée, était garnie, des deux côtés, d'une file ininterrompue de boutiques élevées sur l'emplacement d'anciennes habitations en ruines.

Toutes les maisons étaient pavoisées de petits drapeaux tricolores. Généralement elles portaient en outre des inscrip-

tions indiquant que les occupants se plaçaient sous la protection de la France.

Une dizaine de postes de police, fournis par les régiments de l'armée coloniale, protégeaient les habitants paisibles contre les rôdeurs de nuit et les malfaiteurs. A plusieurs reprises, les notables de la ville demandèrent que le nombre de ces postes fût augmenté, sur les instances des gens des différents quartiers.

La vie, à Pékin, avait repris son cours normal. Les mariages étaient de plus en plus fréquents. Souvent, dans les rues, on croisait de longues files de Chinois habillés de vêtements vert et or, marchant à droite et à gauche de la chaussée, et faisant avec des instruments de musique bizarres une cacophonie dans laquelle aucun air ne pouvait être distingué. En arrière, un palanquin hermétiquement clos renfermait la jeune Chinoise, qui était ainsi solennellement transportée chez son fiancé.

Les gens du peuple étaient revenus les premiers dans la ville. Maintenant, les mandarins rentraient à leur tour. De temps à autre, on rencontrait des palanquins superbes, portés par huit Chinois en livrée et suivis d'une autre équipe revêtue du même uniforme. Ces nombreux cortèges avaient vraiment grand air, et étaient de nature à donner une haute idée du personnage qui se faisait ainsi transporter et accompagner dans les rues de la ville.

Le calme dans Pékin était complet. Le but de l'expédition se trouvait atteint. Les puissances alliées, en effet, n'avaient pas envoyé des troupes en Chine dans un but de conquête, mais pour défendre, contre l'agression dont ils avaient été brusquement l'objet, leurs représentants et leurs nationaux.

Les différents gouvernements se décidèrent par suite à retirer leurs corps expéditionnaires; mais ils prescrivirent de prendre auparavant les mesures nécessaires pour prévenir et empêcher le retour des événements qui avaient motivé leur intervention.

A cet effet, il fut convenu entre les puissances alliées que

le quartier des Légations à Pékin serait entouré d'une enceinte fortifiée, et que des troupes, d'un effectif total de 2.000 hommes, y seraient maintenues. Il fut décidé, en outre, que des garnisons seraient installées en permanence à Tien-Tsin, à Takou et dans divers postes intermédiaires entre cette dernière localité et la capitale de la Chine, pour faciliter l'arrivée des secours en cas de besoin, et empêcher le retour d'échecs comme celui de la colonne Seymour.

Par suite de la répartition faite entre les diverses puissances, la France fut chargée d'installer des garnisons à Tien-Tsin, à Takou et à Tchîn-Liang-Tcheng, localité intermédiaire entre des deux précédentes.

Les casernements déjà construits à Tien-Tsin, dès l'arrivée du corps expéditionnaire, étaient suffisants. On s'empressa de construire des baraquements du même genre à Takou et à Tchîn-Liang-Tcheng.

En ce qui concerne Pékin, il fut convenu que le quartier des Légations serait isolé du reste de la ville par une fortification reliée à la muraille tartare, et que des casernes seraient construites à l'intérieur pour les troupes chargées de la défense. Le contingent français fut fixé à 300 hommes.

Les Ministres des diverses puissances, secondés par leurs attachés militaires, affectèrent aux corps d'occupation la surface nécessaire pour leurs casernements respectifs, et déterminèrent la partie de l'enceinte dont la construction et la défense seraient attribuées à chacun d'eux. Cette répartition terminée, ils décidèrent l'expropriation de tous les terrains à occuper pour l'exécution des travaux et firent publier dans les journaux et afficher en chinois, sur les murs de la ville, un arrêté invitant les intéressés à se présenter dans un délai déterminé aux bureaux des Légations, afin d'y faire valoir leurs titres et d'y recevoir des indemnités en rapport avec la valeur de leurs propriétés. Il convient d'ajouter que toutes les maisons, ou plutôt les masures qui entouraient le quartier des Légations, et dont la suppression était nécessaire, se trouvaient dans un état affreux. Presque toutes étaient brûlées, les toitures effondrées et les murs à moitié démolis.

Après l'expiration du délai fixé, les services constructeurs des différents corps expéditionnaires furent mis en possession des terrains et des matériaux de construction encore utilisables qu'on pouvait y trouver.

Le terrain désigné pour la construction de la caserne française est représenté sur le plan. Il se trouvait à proximité de la Légation de France, dont il n'était séparé que par la rue de la Douane, et s'étendait au nord d'un vaste emplacement réservé pour la création d'un hôpital français et pour la construction de bâtiments destinés aux services administratifs de la compagnie du chemin de fer franco-belge.

Bien que les fonds destinés à la construction de la caserne et de la partie française de l'enceinte eussent été alloués à la Légation, et non au corps expéditionnaire, il fut décidé entre le Ministre de France et le général en chef, que les travaux seraient exécutés par le service du génie.

La chefferie de Pékin fut, en conséquence, chargée d'établir les projets et de procéder à l'exécution. Un capitaine de l'état-major du génie (1) fut attaché à la chefferie spécialement pour cet objet. Un lieutenant de la compagnie d'aérostiers (2) lui fut adjoint, et une vingtaine de gradés et de sapeurs de la compagnie du génie 9/4, comprenant des dessinateurs, commis d'architecte, maçons, charpentiers, etc., furent mis à sa disposition pour faire les croquis, procéder aux tracés, surveiller les ouvriers, etc.

En outre, un téléphone fut installé pour relier le bureau du chef du génie au bureau du capitaine, qui fut organisé sur le chantier, à environ 5 kilomètres de la chefferie.

Le projet de la caserne fut établi avec le concours du représentant à Pékin du service de santé (3).

Des bâtiments spéciaux étaient destinés aux hommes d'infanterie et d'artillerie, et au petit détachement de cavalerie prévu. Des cuisines et réfectoires étaient installés en dehors.

(1) Capitaine Lévêque.

(2) Lieutenant Izard.

(3) M. Triffault, médecin principal de 2^e classe.

Deux pavillons, situés à droite et à gauche de la porte d'entrée et entourés de jardins, devaient servir l'un d'infirmierie à la troupe, et l'autre de logement aux officiers. Ce dernier pavillon comprenait, outre les appartements, une salle de réunion, une salle à manger, une cuisine, etc.

Tous les bâtiments servant de logements étaient projetés avec un étage. Tous, ils avaient leur façade principale dirigée vers le Sud, suivant l'usage général de la ville, et étaient précédés, à l'étage aussi bien qu'au rez-de-chaussée, par des vérandahs régnant sur toute leur longueur, afin de protéger les chambres pendant l'été contre les ardeurs du soleil.

Les rez-de-chaussée étaient, en général, affectés aux magasins et aux accessoires; les étages étaient réservés comme logements. De petites fenêtres ouvrantes, ménagées au-dessus de la vérandah, permettaient d'assurer le renouvellement de l'air dans les chambres de troupe.

Le projet ayant été approuvé par le général en chef, sur la proposition du lieutenant-colonel commandant le génie, la chefferie reçut l'ordre d'entreprendre les travaux et de les pousser avec la plus grande activité possible.

Des briques de démolition existaient en quantité considérable sur le terrain affecté à la construction de la caserne et sur l'emplacement de la partie française de l'enceinte projetée. Toutes ces briques furent triées, nettoyées et mises de côté en vue de leur réemploi.

Quelques bois utilisables furent aussi trouvés dans les décombres. On chercha à s'en procurer d'autres dans la ville. Mais, comme les Chinois emploient surtout dans leurs constructions des bois en grume, la mise en œuvre de pièces de charpente de cette espèce aurait retardé beaucoup les travaux, sans parler de la dépense excessive qui serait résultée de l'acquisition à Pékin des bois, dont les prix étaient très élevés.

On se décida, en conséquence, à passer un marché avec un marchand de Schang-Haï pour la fourniture de la presque totalité des pièces de charpente équarries, et des lames de plancher nécessaires pour la caserne. Les négociations

eurent lieu par télégramme, avec l'obligeant et gracieux concours de l'architecte voyer de la municipalité de Schang-Haï (1), qui voulut bien aider le service du génie, non seulement pour la rédaction du traité, mais aussi pour la réception de la fourniture, qui fut, du reste, de tous points satisfaisante.

Les bois furent transportés par bateau à Takou, là chargés sur wagons par les soins du capitaine du génie détaché dans cette place (2), puis transportés à la gare anglaise du temple du Ciel, où la chefferie les fit prendre par des voitures chinoises, sous la surveillance des gradés et soldats de la compagnie 9/4.

Le marché avait été passé, suivant l'usage, en taëls de Schang-Haï. (Le taël est une monnaie presque fictive qui vaut environ 3 fr. 50.) Pour le paiement, il fallut d'abord établir le compte en taëls de Schang-Haï, d'après le cube des bois de charpente reçus, puis, comme la valeur du taël de Schang-Haï est légèrement différente de celle du taël de Pékin, calculer le prix en taëls de Pékin, enfin déterminer le chiffre définitif en piastres, dont la valeur variait légèrement chaque jour (3).

Ces opérations furent faites par la Banque de la Légation de France, avec le concours d'un représentant autorisé de cette Légation; puis le versement en espèces eut lieu à la Banque de Pékin, qui se concerta avec une banque de Schang-Haï pour le paiement du fournisseur, sans qu'on ait eu à déplacer de numéraire.

On est entré dans quelques détails au sujet de ce paiement pour montrer combien les questions de change sont compliquées en Extrême-Orient, et combien il faut y être versé pour pouvoir entreprendre dans ces régions des affaires commerciales.

Comme les Chinois emploient très peu le fer dans les constructions, on le supprima à peu près complètement dans le

(1) M. Chollot.

(2) Capitaine Mathy.

(3) La valeur de la piastre varia de 2 fr. 65 à 2 fr. 50 pendant le cours de la campagne.

projet de la caserne, et l'on se borna à faire venir de Tien-Tsin et de Schang-Haï plusieurs caisses de quincaillerie, pentures, paumelles, serrures, verrous, etc., qu'il aurait été impossible de se procurer sur place.

Les matériaux étant à pied-d'œuvre ou commandés, il s'agissait de les mettre en œuvre aussi rapidement que possible, et, pour cela, il fallait employer simultanément un très grand nombre d'ouvriers chinois.

Pour la plus grande partie des aménagements exécutés jusqu'alors, on avait payé les travailleurs directement. Mais, quand on avait eu à faire des travaux plus importants, tels que les terrassements du cimetière français et la construction d'un puits pour l'installation d'un appareil distillatoire, on avait passé des marchés avec des entrepreneurs chinois, qui avaient parfaitement dirigé les travaux qui leur étaient confiés. Ces entrepreneurs n'avaient, toutefois, ni les capacités ni les avances nécessaires pour mener à bien une entreprise aussi considérable que celle de la caserne projetée.

On se décida alors à traiter avec un Chinois, sur lequel on avait eu de bons renseignements près de la légation de France, qui l'avait déjà employé.

On avait tenu à acheter directement les matériaux précisément pour réduire l'importance de ce marché, et pour pouvoir le résilier plus facilement dans le cas où les travaux n'auraient pas été convenablement dirigés.

Après de longues discussions, la rédaction du traité fut arrêtée avec le concours d'un interprète; l'entrepreneur réunit un grand nombre d'ouvriers et ouvrit le chantier. Le marché était écrit en français et en chinois. L'entrepreneur déclarait n'avoir aucune objection à présenter; mais, quand on demandait sa signature, il opposait toujours les motifs les plus inattendus pour ajourner cette formalité, qu'il prétendait n'être pas urgente. Pendant plus de quinze jours, il opposa ainsi une force d'inertie invincible à toutes les instances qui furent faites auprès de lui. Enfin, il se décida et signa. A partir de ce jour, on commença à lui délivrer des

acomptes, qui lui avaient été refusés tant qu'il n'avait pas consenti à régulariser son traité.

On ne connut que longtemps après, par un interprète, le motif pour lequel cet entrepreneur avait si longtemps ajourné sa signature. Il craignait que ses ouvriers ne fussent battus par les soldats du génie chargés de la surveillance du chantier, et il avait voulu s'assurer, par une expérience d'une certaine durée, que de mauvais traitements n'éloigneraient pas les Chinois des travaux de la caserne.

Lorsqu'il eut bien constaté que les sapeurs traitaient les ouvriers humainement et sans brutalité, et que, par suite, rien ne s'opposait à ce qu'il trouvât des travailleurs en nombre suffisant, il signa son engagement définitif, et dès lors il prit les mesures nécessaires pour mener les travaux avec la plus grande rapidité.

Il construisit sur le chantier même une cuisine où du riz bouillait en permanence dans plusieurs marmites. Toutes les deux heures, un son de cloche annonçait une suspension de travail et une rapide collation.

Sur un espace relativement restreint, quatre ou cinq cents ouvriers furent employés simultanément. Les machines de levage étant inconnues, et la main-d'œuvre étant à très bon marché, les entrepreneurs chinois sont habitués à employer un très grand nombre d'ouvriers pour le transport de tous les fardeaux, pierres, charpentes, etc.

Presque tous les bâtiments furent commencés à la fois; et, très rapidement, on les vit sortir de terre, s'élever et recevoir leur charpente et leur toiture.

Une circonstance particulière retarda pourtant la marche des travaux plus qu'on ne s'y attendait.

La pluie commença à tomber au mois de mai, à trois reprises différentes. Aux mois de juin et de juillet, les mauvais temps furent plus fréquents et les pluies devinrent torrentielles. Pendant ces jours de bourrasque, la ville de Pékin était littéralement inondée. Les bas-côtés des rues étaient entièrement sous l'eau. On ne pouvait plus circuler qu'à cheval, et encore courait-on le risque de voir les montures tomber et se blesser dans des fondrières.

Comme l'écoulement des eaux n'était nulle part assuré, il fallait attendre qu'elles disparussent par évaporation, phénomène qui se produisait du reste avec une rapidité surprenante, sous l'action d'un soleil brûlant.

Pendant les jours de pluie et durant tout le temps que la ville était noyée dans l'eau, le chantier était fermé et il était impossible d'avoir des ouvriers même pour travailler à couvert. Les Chinois ne portant que des souliers en étoffe avec semelles de feutre ou de carton, ne sortent pas de leur maison pendant les mauvais temps, et ne reprennent leurs occupations au dehors que quand les rues sont redevenues à peu près praticables.

Le projet des fortifications fut établi presque en même temps que celui de la caserne.

D'après les dispositions d'ensemble arrêtées par les attachés militaires des divers pays, le quartier des Légations devait être limité au sud par la muraille de la ville tartare, et, sur les trois autres faces, par un mur crénelé et un obstacle qui n'était pas du reste défini d'une manière précise.

Aux deux points où le mur crénelé rejoignait le rempart tartare, ce rempart devait être coupé transversalement sur plusieurs mètres de hauteur, de manière à former un ressaut assez élevé pour isoler la partie située en arrière des Légations. Les Allemands, qui devaient occuper cette partie du rempart, se proposaient d'y installer des pièces de canon, et de protéger ainsi, du haut de cette position très dominante, tous les abords du quartier.

Les Allemands avaient, en outre, à construire la partie de l'enceinte comprise, à l'est, entre la muraille tartare et la rue des Légations. Ils se décidèrent à édifier un mur de clôture crénelé qu'ils firent précéder d'un fossé de 6 mètres environ de profondeur, atteignant la nappe d'eau qui règne sous la ville, et rendant par suite impossible dans l'avenir toute tentative de passage en galerie de mine.

La partie française de l'enceinte s'étendait sur le côté nord de la rue des Légations, entre la partie allemande et la partie autrichienne. Les dispositions de détail furent concertées

entre le commandant du génie allemand et le chef du génie français, notamment pour assurer le raccordement des deux remparts. L'armée autrichienne était représentée par un officier de marine qui déclara s'en rapporter à ce qui serait convenu entre les officiers allemand et français, et annonça qu'il prolongerait purement et simplement les travaux, sans modification devant la légation de son pays.

Les officiers du génie des autres nations exprimaient l'intention d'adopter les mêmes mesures, à l'exception toutefois du commandant anglais, qui préférait remplacer le fossé devant le mur crénelé par une galerie de contremine. Cette disposition ne parut pas aux officiers des autres corps expéditionnaires devoir être adoptée; car elle devait exiger, en cas d'attaque, une surveillance plus grande, et nécessiter un personnel spécialement exercé à la guerre de mine, personnel qui pouvait faire entièrement défaut au moment du besoin; elle présentait, en outre, l'inconvénient d'entraîner des dépenses bien supérieures à celles devant résulter du creusement d'un simple fossé.

Le projet établi pour la partie française de l'enceinte comprenait un bastionnet faisant saillie sur l'ensemble de la ligne pour en assurer le flanquement. Ce petit ouvrage devant être armé de deux canons, l'étude en fut faite en conférence par les commandants de l'artillerie (1) et du génie, absolument comme en France.

Le projet fut ensuite approuvé par le général en chef, mais il ne fut mis à exécution que plus tard, lorsque l'avancement des travaux de la caserne permit de distraire un nombre suffisant d'ouvriers pour entreprendre la fortification.

Après avoir arrêté ces dispositions, M. le général Voyron décida de rentrer à Tien-Tsin, où était resté l'état-major du corps expéditionnaire, afin de préparer le rapatriement des troupes; mais, avant de quitter Pékin, il tint à donner une fête d'adieu à laquelle il invita les membres du corps diplomatique, les commandants et les états-majors des armées

(1) Chef d'escadron Dupont de l'artillerie de marine.

étrangères, ainsi que les officiers de la garnison française.

Cette belle fête a été décrite par Pierre Loti dans son ouvrage sur les derniers jours de Pékin, avec tant de charme et d'exactitude, que nous n'en dirons ici que quelques mots.

Rappelons seulement que Li-Hung-Tchan et le prince Tching assistaient, comme représentants de l'Impératrice Régente et de l'Empereur, au banquet de quatre-vingts couverts qui eut lieu à la Rotonde.

Au dessert, le général en chef, dans un toast fort applaudi, développa cette pensée que les puissances alliées n'étaient pas venues faire la guerre à la Chine, mais protéger leurs légations et leurs nationaux contre les bandits et les gens sans aveu qui les avaient attaqués.

Le prince Tching se leva ensuite. Un interprète se plaça auprès de lui, et lut un discours en son nom. Le prince exprimait sa satisfaction de se trouver au milieu des représentants des puissances qui avaient bien voulu prêter leur concours à son gouvernement pour débarrasser le pays des bandes d'insurgés et de rebelles qui y répandaient la terreur.

Cette manière du prince chinois d'envisager l'intervention des puissances contenait une part de vérité sans doute. Mais si la Cour n'avait pas encouragé secrètement ces rebelles, si elle n'était pas complice de leur agression, si elle ne sentait pas sa responsabilité gravement engagée dans les événements, pourquoi s'était-elle enfuie si brusquement à l'approche des armées alliées, et pourquoi persistait-elle à rester exilée à Si-Ngan-Fou?

Pendant la fin du banquet, la nuit était venue. Le temps était superbe, le ciel resplendissant d'étoiles. Des milliers de lanternes chinoises, analogues aux lanternes vénitiennes, étaient allumées sur les bords du lac, les unes disposées en guirlandes, les autres dessinant les façades des palais et des pagodes, d'autres disséminées dans le feuillage des arbres, d'autres décorant les barques qui se croisaient en tous sens, d'autres encore s'étageant sur les pentes de la colline du Péta, toutes se reflétant sur la surface calme des eaux.

Tout à coup, un bruit lointain se fit entendre, qui bientôt

se rapprocha, s'accrut, devint formidable. C'était une retraite aux flambeaux, à laquelle prenaient part plusieurs musiques militaires et un nombre incalculable de porteurs de torches et de lanternes. Le tout était suivi d'une foule de Chinois et de soldats de toutes armes et de toutes nationalités, pêle-mêle, bras dessus, bras dessous, oublieux du passé, insouciant de l'avenir, heureux de jouir de l'heure présente et de fraterniser en un jour de fête.

Après le passage de cette retraite monstre, un feu d'artifice fut tiré sur le pont de marbre, tandis que des montgolfières fabriquées par la compagnie d'aérostiers étaient lancées du sommet de l'île du Péta. Enfin, la soirée se termina par un fort joli bal qui s'ouvrit dans la grande salle de la Rotonde, sous les yeux de la belle statue d'albâtre, et qui, grâce à la douceur de la température, se termina en plein air, sur la terrasse du palais.

Cette fête magnifique n'était, du reste, pas seulement un spectacle de féerie et un enchantement. Elle apparaissait, en outre, comme la manifestation de l'apaisement survenu dans les esprits, et comme le témoignage d'une réconciliation, au moins momentanée, entre le peuple chinois et les autres nations.

Après le départ du général en chef pour Tien-Tsin, il ne fut plus guère question que du rapatriement, et l'état-major fut surtout occupé à prendre les mesures nécessaires en vue de cette opération.

Les attributions laissées au conseil des notables à Pékin furent étendues. La police chinoise (constituée sous les auspices de l'autorité française, passa peu à peu sous la direction de ce conseil. Le nombre des agents fut augmenté. Ils furent armés d'un sabre recourbé à poignée noire, et revêtus d'un uniforme sur lequel était brodé, à hauteur de la poitrine, le mot français « Police ». En outre, ils portaient sur une des manches un brassard tricolore.

Lorsqu'un corps de troupe quittait Pékin, quelques-uns de ces agents étaient désignés pour occuper son cantonnement et le protéger contre les dévastations des rôdeurs chinois.

Peu à peu, toutes les troupes françaises quittèrent la ville, à l'exception de celles qui devaient occuper la caserne en construction.

La chefferie de Pékin fut supprimée à la date du 1^{er} juillet 1901, et tous les comptes réglés et apurés à la date du 8. Elle fut remplacée, en vue de l'achèvement de la caserne, par une chefferie de nouvelle formation, dite « chefferie de la Légation de France », qui fut confiée au capitaine chef de chantier. Le reste du service, qui perdait chaque jour de son importance, fut rattaché à la chefferie de Tien-Tsin.

Les armées des autres nations furent également rapatriées vers la même époque, et ne laissèrent à Pékin que les troupes nécessaires pour la garde de leurs légations respectives.

Du reste, le maintien de troupes nombreuses n'était plus nécessaire. Le calme continuait à régner, et la sécurité était toujours aussi complète.

En somme, l'occupation de Pékin par les corps expéditionnaires débarqués à l'automne de 1900 se traduisait par une œuvre toute de pacification.

A leur arrivée, ils avaient trouvé une ville morte, des marchés déserts, de rares habitants terrorisés.

A leur départ, après moins d'une année d'une sage administration, ils laissaient une grande cité pleine de vie, un commerce florissant, et une immense population qui semblait avoir repris confiance dans l'avenir.

CHAPITRE VII

L'AVENIR DE PÉKIN

Lorsqu'on parcourait, pendant la belle saison, la campagne aux environs de Pékin, et qu'on y voyait de toutes parts des Chinois occupés à piocher et à labourer la terre, on était frappé de la similitude, au moins apparente, de la condition de ces hommes avec celle de nos paysans français dont l'existence est consacrée aux mêmes travaux. Et pourtant, la situation est bien différente dans les deux pays.

Tandis qu'en France la sécurité est complète de nos jours, en Chine la vie et les biens de chaque famille sont sans cesse menacés.

La police n'existe qu'à l'état rudimentaire. La magistrature n'est représentée dans chaque localité que par un mandarin, dont l'impartialité, en raison des mœurs courantes, est l'objet d'universelles suspensions. L'armée n'est qu'une réunion d'hommes, braves assurément et ne craignant pas la mort, mais peu instruits, manquant de cohésion et administrés d'une façon pitoyable.

En fait, le brigandage existe en permanence dans toutes les provinces.

Pendant l'occupation des armées alliées, l'ordre le plus complet régnait dans Pékin, mais il n'en était pas de même au dehors. Le pays n'était pas sûr, dès qu'on s'éloignait des murs de la ville. Des soldats isolés furent souvent attaqués par des rôdeurs dans les campagnes environnantes, et des ordres de la place durent, à maintes reprises, recommander de ne pas laisser sortir les hommes hors des remparts, autrement qu'en groupes et armés.

Il eût été imprudent surtout de s'attarder le soir à l'extérieur de la ville. Des postes d'infanterie coloniale furent

maintes fois assaillis la nuit par des bandits; il en fut de même pour le petit détachement de la compagnie de sapeurs de chemin de fer, qui, lors de la construction de la ligne de Loukoukiao à Pékin, fut installé dans le village de Ché-Fen-Hien, à 8 kilomètres environ à l'ouest de la muraille tartare.

A mesure qu'on s'éloignait, la sécurité était moindre. Du côté de Pao-Ting-Fou, le pays était particulièrement troublé, et la campagne était constamment ravagée par des bandes armées qui terrorisaient la population paisible.

Pour se garantir contre les brigands, toutes les villes un peu importantes sont entourées, comme Pékin, de hautes murailles dont les portes sont fermées chaque nuit. Les récoltes sur pied se trouvent ainsi abandonnées à la merci des pillards.

Lorsque les bandits deviennent par trop nombreux, et que les dévastations menacent de ruiner et d'affamer la contrée, des troupes chinoises sont appelées pour marcher contre eux et rétablir l'ordre. Ces troupes, presque toujours mal payées, sont obligées de vivre sur le pays et y causent de nouveaux ravages. Souvent des soldats en armes se mettent à piller pour leur propre compte, ou bien même, passent dans les rangs des insurgés. Les rencontres sanglantes qui ont lieu de temps à autre entre les rebelles et les troupes entraînent avec elles leur cortège inévitable de destructions et d'incendies. Et, dans ces batailles, le succès n'appartient pas toujours aux troupes impériales.

Cette situation n'est pas, au reste, de date récente. Depuis longtemps, la Chine vit dans un état permanent de troubles et d'anarchie.

Ainsi, la révolte des Taïpings, qui prit naissance vers 1850, ne put être étouffée que vers 1861, après une lutte des plus sanglantes, pendant laquelle Gordon, officier du génie anglais, commandait les armées chinoises.

Rappelons aussi qu'une insurrection, qui éclata dans le Yunnan en 1856, ne fut vaincue qu'en 1873, après vingt-sept ans de guerres et de massacres qui laissèrent toute la province dévastée et couverte de ruines.

Quel peut être l'avenir d'un semblable pays?

Comme nous l'avons dit plus haut, l'ouvrier chinois, le manœuvre, l'homme du peuple, lorsqu'il est traité humainement et qu'il trouve à vivre de son travail, est docile, appliqué et respectueux de l'autorité. Il est généralement solide, vigoureux, résistant à la fatigue. Il se contente de peu et ne se grise jamais. La nation renferme par suite en elle-même de puissants éléments de prospérité.

Mais, pour que ce malheureux peuple redevienne prospère, que d'obstacles à vaincre et de résistances à briser!

Tout d'abord, il faudrait assurer la sécurité dans le pays, et, à cet effet, réformer ou plutôt organiser sur des bases nouvelles la police, la magistrature et l'armée.

Il faudrait créer une administration spéciale pour les travaux publics, de manière à entretenir les routes, qui sont partout dans un état lamentable, et qui deviennent impraticables en certaines saisons.

Les mandarins sont chargés, seuls et sans contrôle, de recueillir les impôts et d'en transmettre le produit au pouvoir central, après déduction des sommes nécessaires à l'administration de leur territoire. Il faudrait leur substituer des répartiteurs, des percepteurs, des receveurs généraux et des inspecteurs des finances.

Dans tous les grands services de l'Etat, il faudrait, comme en France, séparer la direction, la gestion et le contrôle, seul moyen d'empêcher le désordre et les abus.

Pour arriver à une organisation de cette nature, il serait nécessaire de créer, dans un pays aussi vaste que la Chine, une foule de fonctionnaires et, par suite, d'augmenter dans une proportion considérable les impôts, qui, malgré tous les gaspillages, sont encore peu élevés.

La réalisation de ces réformes rencontrerait donc d'une part l'hostilité du peuple, qui est presque partout plongé dans la misère, et, d'autre part, se heurterait à une résistance désespérée de la part des mandarins, qui se verraient menacés dans leur situation et leurs intérêts.

En dehors de la question financière, bien d'autres obstacles s'opposent encore au relèvement du pays.

Ainsi, l'écriture chinoise, qui comprend un très grand nombre de caractères (40.000, dit-on), est extrêmement longue et difficile à apprendre. Le calcul est également compliqué; les marchands ne se servent jamais de pinceau ni de crayon pour faire leurs multiplications, mais de petites boules enfilées dans des tiges de fer, et tout à fait analogues à celles qui sont employées parfois pour marquer les points au billard. L'emploi de l'écriture et du calcul en usage serait vraisemblablement une entrave sérieuse à l'établissement des grandes comptabilités indispensables pour la marche régulière et le contrôle des administrations de l'Etat.

Les Chinois sont essentiellement réfractaires à toute innovation. Ce fait tient surtout à l'organisation de la famille. Le père conserve et gère tous les biens jusqu'à sa mort. Il ne dote pas ses fils, qui restent ainsi toute leur vie sous sa dépendance, et ne donne qu'un trousseau à ses filles lorsque, au moment de leur mariage, elles quittent le toit paternel. Quand le chef de famille vient à mourir, les enfants font leurs partages; par suite, ils ne jouissent le plus souvent d'une fortune personnelle que quand ils sont arrivés aux portes de la vieillesse et qu'ils ont perdu tout esprit d'entreprise et d'initiative.

Enfin, d'après tous les ouvrages parus récemment sur la Chine, et d'après le dire des voyageurs qui l'ont parcourue, l'administration des mandarins est accompagnée d'une foule d'abus qui sont pour ainsi dire entrés dans les mœurs et qu'il sera extrêmement difficile de déraciner.

M. Bard, ancien président du conseil d'administration municipale de la concession française de Shang-Haï, s'exprime de la manière suivante, à ce sujet, dans le livre très intéressant qu'il a publié sous le titre : *Les Chinois chez eux* :
« Les extorsions des mandarins sont pour ainsi dire obligatoires. Leurs appointements fixes sont dérisoires. Un vice-roi n'a pas 300 francs par mois. L'excédent de certaines sources de revenus leur est abandonné, mais ne suffit pas toujours à payer leurs dépenses. Il s'ensuit qu'ils ne payent

pas leur personnel, et ces satellites sont redoutables au peuple, qu'ils pressurent de mille manières. Bien des mandarins en gémissent, mais, ne pouvant payer leurs employés, ils sont obligés de laisser faire, et, avec le système patriarcal chinois, il suffit qu'une de ces harpies soit entrée dans un yamen (palais des mandarins) pour que toute la famille y soit employée. C'est par centaines que l'on compte les satellites d'un préfet, par exemple. »

L'aperçu qui précède donne une idée des difficultés inouïes qu'il faudrait vaincre pour réformer l'administration chinoise, assurer la marche régulière des services de l'Etat et rétablir la sécurité dans le pays.

Pour obtenir ce résultat, malgré la résistance du peuple à l'augmentation des impôts, malgré l'hostilité des mandarins atteints dans leurs privilèges, malgré les idées générales opposées en principe à toute innovation, malgré l'improbité courante dans le maniement des affaires publiques, il faudrait au pouvoir un homme d'une intelligence supérieure et d'une volonté de fer. Il faudrait un prince capable de se faire comprendre de tout le pays, d'exciter de grands enthousiasmes, d'inspirer de grands sacrifices. Il faudrait un Charlemagne, un Richelieu, un Napoléon, ou quelqu'un de ces grands souverains comme la Chine en a connu à diverses reprises dans le cours de son histoire.

L'Empereur actuel, Kiang-Hsu, est âgé d'une trentaine d'années; il est, paraît-il, d'une santé assez débile. Il se montrait, avant les événements de 1900, assez favorable aux étrangers, ou, du moins, désirait tenir les engagements pris à leur égard. Il manifestait l'intention d'exécuter quelques réformes, et il avait voulu, pour réaliser des économies dans l'administration, supprimer certains emplois inutiles.

Sa tante, l'ancienne Impératrice, prenant résolument la tête du parti rétrograde et anti-étranger, à la suite d'une révolution de palais, le remit en tutelle en prétextant sa faiblesse d'esprit, et en invoquant les dangers auxquels sa politique exposait l'Empire.

Depuis cette époque, l'Impératrice Régente exerce réellement le pouvoir; et pourtant les édits sont publiés au nom de l'Empereur. On peut se faire une idée des tiraillements qui doivent résulter d'une pareille situation.

En outre, ni l'Impératrice, ni l'Empereur ne semblent se préoccuper d'une manière bien active des affaires publiques. Tandis que la capitale de l'Empire reste sans entretien et que toutes les routes des environs sont dans un état lamentable, les revenus du Trésor sont consacrés à édifier dans le parc de Pékin des palais magnifiques qui sont ornés avec un luxe inouï. Le palais d'Été, qui a été brûlé en 1860, n'a pas été reconstruit; les ruines en sont toujours debout; on n'a pas voulu, paraît-il, relever des bâtiments souillés par la présence d'étrangers. Mais, sur l'autre versant de la même colline, un autre palais composé d'une quantité de pavillons et de galeries, et orné avec le même luxe que les autres palais impériaux, a été construit de toutes pièces. Un lac superbe s'étend en avant du jardin, limité du côté des habitations par une très longue galerie en marbre blanc. Une île contenant de nombreux bâtiments, et plantée de beaux arbres, est reliée à la rive par un superbe pont de marbre. Toutes ces constructions ont dû engloutir des sommes énormes et absorber la plus grande partie des revenus de l'Empereur. Elles montrent, en tout cas, la tendance de la Cour à s'occuper de dépenses de luxe et de futilités, au lieu de s'intéresser aux affaires de l'État.

Comme on le voit d'après ce qui précède, l'état misérable de la plus grande partie de la nation, l'organisation administrative, les idées universellement admises, la présence au pouvoir des souverains actuels, tout s'unit pour rendre extrêmement difficiles l'application des réformes et le relèvement du pays.

Or, la situation existante peut-elle se prolonger? La réponse devrait sans doute être affirmative, si la Chine était isolée dans le monde. Le peuple chinois, en effet, se désintéresse d'une façon complète des affaires publiques, aux-

quelles il ne prend aucune part. Les mandarins sont naturellement enclins à maintenir un ordre de choses dont ils bénéficient. L'Empereur se borne à rendre des édits qui sont plus ou moins appliqués, à nommer les fonctionnaires et à destituer les mandarins dont l'administration provoque des soulèvements dans certaines parties de l'Empire. Finalement, l'ensemble de la nation subit le désordre par habitude, par apathie et aussi par ignorance des moyens de le faire cesser.

Mais, avec la facilité des communications de nos jours par mer et par voie ferrée, la Chine n'est plus aussi isolée qu'elle l'était jadis. Toutes les puissances sont plus ou moins engagées dans la lutte économique, et elles cherchent à écouler, dans l'intérêt de leur industrie, le surplus de leur production. La Chine a passé des traités avec des sociétés étrangères, pour la construction de chemins de fer notamment. Des intérêts considérables sont engagés dans ces entreprises. Il est inadmissible que, par suite des désordres du pays, les étrangers qui construisent ces lignes et les exploitent soient exposés à être massacrés, les voies à être détruites et le matériel à être incendié.

La Chine a accordé aussi de nombreuses concessions de territoire à Tien-Tsin, à Schang-Haï, Ankéou, etc. Des commerces importants se sont établis dans ces villes sur la foi des traités. Les étrangers qui s'y trouvent ont droit à une protection réelle et efficace.

Si le gouvernement chinois ne peut assurer cette protection, les peuples étrangers interviendront à bon droit pour rétablir l'ordre, protéger leurs nationaux menacés et exiger le châtement des coupables.

C'est ainsi que s'est produite l'intervention des puissances alliées en 1900, lors de l'attaque des concessions étrangères de Tien-Tsin, de la destruction des chemins de fer du Petchili et du siège des Légations et du Pétang.

Depuis cette époque, la ville de Tien-Tsin s'est relevée de ses ruines; les Légations ont été reconstruites à Pékin beaucoup plus belles qu'elles ne l'étaient auparavant; des ban-

ques considérables se sont fondées sous leur protection. L'exploitation des chemins de fer a été reprise.

Les compagnies qui avaient obtenu des concessions de voie ferrée ont recommencé les travaux de construction ; c'est ainsi que se poursuit actuellement l'exécution de la grande ligne qui doit réunir Pékin à Ankéou en traversant toute la Chine centrale, et dont les deux tronçons extrêmes étaient seuls terminés en 1900.

Les Allemands sont actuellement en négociations avec le gouvernement impérial pour obtenir l'autorisation de protéger, par des détachements de troupes, le chemin de fer construit à proximité et en dehors du territoire qu'ils occupent au Chantoun. Une nouvelle ligne de chemin de fer devant conduire de Chen-Ting-Fou à Taï-Yuen, avec prolongement éventuel sur la grande ville de Si-Ngan-Fou, a été récemment concédée à la Banque russo-chinoise, avec faculté de rétrocession à une société française.

Comme on le voit, en dehors des missions religieuses, de nombreuses nations possèdent en Chine des intérêts considérables.

Le gouvernement de l'Empire reconnaît bien qu'il doit garantir ces intérêts contre toute déprédation et toute violence. Fréquemment, des édits recommandent aux mandarins et au peuple de veiller à la sécurité des étrangers, ajoutant que ces derniers doivent trouver en Chine la même protection pour leurs personnes et leurs biens que les milliers de Chinois qui habitent chez les autres nations. Mais ces ordres et ces recommandations restent la plupart du temps sans effet, par suite de l'anarchie qui règne de toutes parts.

Déjà, à la suite de massacres d'étrangers, ou comme conséquence de la faiblesse du pouvoir central, la Cochinchine, le Tonkin et l'Annam ont été soustraits à la domination de la Chine. Hong-Kong, puis Weï-Ha-Weï ont été cédés à l'Angleterre. L'Allemagne s'est emparée du Chantoun. La Corée a proclamé son indépendance. Port-Arthur est tombé entre les mains des Russes, qui occupent en outre une grande partie de la Mandchourie. La France étend son influence sur

le Yunnan. L'Angleterre envahit le Thibet et convoite la riche vallée du Yang-Tsé-Kiang.

A moins qu'un homme de génie ne prenne la direction du pouvoir, ou que ne survienne un de ces grands mouvements populaires qui déconcertent toutes les prévisions, la désagrégation de l'immense Empire chinois semble, par la force même des choses, devoir se continuer progressivement. Les puissances, entraînées par la nécessité de protéger les intérêts de leurs nationaux, et par le besoin d'ouvrir de nouveaux débouchés à leur industrie, seront amenées à occuper successivement de nouvelles provinces, afin d'y faire disparaître le brigandage, et d'y assurer, soit par le maintien de détachements de leurs troupes, soit par l'organisation de polices indigènes, la sécurité et l'ordre social.

Que deviendra Pékin au milieu de tous ces bouleversements? Il est impossible de former à ce sujet la moindre conjecture; mais, ce qu'on peut affirmer, c'est que l'influence des idées européennes s'y fera de plus en plus sentir.

Déjà, en 1900, on était tout surpris de voir que certaines inventions modernes avaient pénétré dans ce pays rebelle en principe à toutes les innovations. Ainsi, dans le palais d'Eté, les principaux appartements et la grande galerie étaient éclairés par des lampes à incandescence. Il existait sur le lac de ce palais trois canots à vapeur destinés aux promenades de la Cour. Un petit chemin de fer dans l'intérieur du parc de Pékin, conduisait du palais de l'Impératrice dans la partie septentrionale du lac Nord. Des Chinois venaient dans les cantonnements, avec des appareils très perfectionnés, faire les photographies de groupes d'officiers et de soldats. Dans les fabriques de vases cloisonnés, on trouvait des piles électriques utilisées pour la dorure par la galvanoplastie, etc.

Depuis cette époque, les tronçons de chemins de fer construits pendant l'occupation de 1900 et prolongeant les lignes de Tien-Tsin et de Pao-Ting-Fou jusqu'à la porte Sien-Men, ont été maintenus, rendant l'accès de Pékin beaucoup plus facile qu'auparavant. Le personnel européen s'est accru dans le quartier des Légations. Près de 2.000 hommes de troupes

de diverses nationalités y restent en permanence. Un personnel aussi nombreux doit forcément exercer une action puissante sur la population qui l'entoure, et faire pénétrer des idées nouvelles dans ce milieu si longtemps fermé à toutes relations extérieures.

Le quartier des Légations, avec ses beaux édifices et ses belles rues bien macadamisées, finira par servir d'exemple, et entraînera l'adoption, par la population chinoise, des mesures indispensables à l'entretien des autres quartiers.

Pékin était, dit-on, il y a deux cents ans, la plus vaste et la plus belle ville du monde. Cette assertion est vraisemblablement exacte, car les grandes villes de l'Europe et de l'Amérique étaient loin d'avoir alors l'étendue et l'importance qu'elles ont acquises depuis cette époque.

La capitale de la Chine, au contraire, est bien déchue par suite de l'état d'abandon dans lequel elle a été délaissée; mais elle a toujours pour elle son plan régulier, ses larges artères, ses beaux monuments, ses magnifiques pagodes. Le jour où une administration sérieuse sera chargée des travaux publics, elle aura vite reconquis son ancienne splendeur.

20 mai 1904.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.	5
CHAPITRE I. Description sommaire de la ville.....	9
— II. Arrivée et installation des troupes.....	41
— III. Aspect de la ville pendant l'occupation.....	49
— IV. Travaux publics exécutés pendant l'occupation.....	59
— V. Comparaison de Pékin et de Paris.....	67
— VI. Départ des troupes.....	71
— VII. L'avenir de Pékin.....	85

PLAN DE PÉKIN

Pte Tseu-Sheng-Men

Pte Ngan-Ting-Men

Pte Hai-tchi-Men

Pte Tong-tchi-Men

Pte Ping-Tseï-Men

Pte Toung-Pien-Men

Pte Si-pien-Men

Pte Toung-Pien-Men

Rte de Lou-Hou-Nien
Porte Thang-I-Men

Pte de Kouang-Ning-Men

Pte Nan-Tsi-Men

Pte Young-ting-Men

Pte Tsou-Gan-Men

LÉGENDE de l'occupation française.

- 1 Quartier général du Corps expéditionnaire
- 2 État-major de la 1^{re} brigade
- 3 État-major de la Place
- 4 Commandant du Génie du Corps expéditionnaire
- 5 État-major de l'Artillerie de la 1^{re} brigade
- 6 État-major du Génie de la 1^{re} brigade
- 7 Service des étapes
- 8 Service administratif au Palais Li
- 9 Service de Santé de la 1^{re} brigade
- 10 Hôpital militaire
- 11 Trésor et poste aux armes
- 12 Pénitenti
- 13 Dépôt de remonte
- 14 Parc de l'artillerie coloniale
- 15 1^{re} Batterie de montagne
- 16 2^e " "
- 17 6^e Batterie de campagne
- 18 Batterie du 2^e Rég^t d'Artillerie
- 19 Section d'observation du Génie
- 20 9^e Compagnie du régiment de marche
- 21 État-Major du 17^e rég^t d'Infanterie coloniale
- 22 " " " "

- 22 1^{re} Compagnie du 17^e rég^t d'Infanterie coloniale
- 23 2^e " " "
- 24 3^e " " "
- 25 4^e " " "
- 26 Hors-rang du 17^e rég^t d'Infanterie coloniale
- 27 Pharmaciens et écuries
- 28 État-major du 18^e rég^t d'Inf^{te} coloniale et du 1^{er} bataillon de ce régiment
- 29 État-major du 2^e batⁿ du 18^e rég^t d'Inf^{te} coloniale
- 30 1^{re} Compagnie du 18^e rég^t d'Inf^{te} coloniale
- 31 2^e " " "
- 32 3^e " " "
- 33 4^e " " "
- 34 5^e " " "
- 35 6^e " " "
- 36 7^e " " "
- 37 8^e " " "
- 38 Hors-rang du 18^e rég^t d'Inf^{te} coloniale
- 39 Section de télégraphistes d'Inf^{te} coloniale
- 40 Détachement de Chasseurs d'Afrique
- 41 Train des équipages militaires
- 42 Service des coolies
- 43 Poste de télégraphie optique
- 44 " " " " électrique
- 45 Cimetières français
- 46 Gare et poste français de la ligne Pkin-Ankoo
- 47 " " " " Pkin-Tien-tsin
- 48 Poste n^o 1 de canal de Khin à Tong-tchou

PALAIS IMPÉRIAL

Lac du Nord

Lac du Centre

Lac du Sud

Temple de l'Agriculture

Temple du Ciel

Echelle : 0 500m 1000m 1500m 2000m

Paris et Limoges. -- Imprimerie militaire Henri CHARLES-LAVAUZELLE.

8432 - m. -